

B. JOUVIN

RÉDACTEUR EN CHEF.

ABONNEMENTS (PARIS)

Le no.	36 fr.	Trois mois.	9 fr. 50
Six mois.	19	Un mois.	4

LES MANUSCRITS

NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

11, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 14

On me dit qu'il s'est établi dans Madrid, un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celle de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.



« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants...
je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

FIGARO

G. BOURDIN

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

ABONNEMENTS (DÉPARTEMENTS)

Un an.	40 fr.	Trois mois.	10 fr. 50
Six mois.	21	Un mois.	4 50

FIGARO

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le Jeudi et le Dimanche.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

11, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 14

« Que je voudrais bien tenir un de ces paissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a euvé son orgueil ! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloges flatteurs, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. »

SUR LA SELLETTE

Je demande bien pardon au lecteur de lui parler de moi. Ce n'est pas sans une vive répugnance que je subis la nécessité extrêmement délicate, au lieu de discuter des idées, de venir discuter ma personne devant lui. Mais on m'a fait une situation que je ne puis ni ne dois accepter, sous peine de passer pour un monsieur qui fait un vilain métier de sa plume.

Discuté dans ce journal par M. Barbey d'Aurevilly, — discuté avec vivacité, je l'accorde, — M. Buloz a enveloppé, dans le procès qu'il intentait à cet écrivain, le rédacteur responsable du *Figaro*. L'affaire, plaidée à la première chambre du Tribunal civil de la Seine, s'est terminée mercredi dernier. MM. Barbey d'Aurevilly et B. Jouvin ont été condamnés, *solidairement et*

Mais si je dois laisser le soin de me justifier à un Mémoire adressé aux magistrats qui vont prononcer en dernier ressort entre la *Revue des Deux-Mondes* et le *Figaro* ; si je me repose avec une légitime confiance et une entière sécurité sur l'équité de la magistrature française, devant laquelle la qualification de « grande revue » et de « petit journal » ne signifie absolument rien, parce que, pour eux, il ne saurait y avoir de grande et de petite justice, — je ne puis oublier que j'ai encore d'autres juges et que je comparais en ce moment devant un autre tribunal.

L'issue du procès Buloz m'a fait auprès des abonnés du *Figaro* la situation d'un accusé (je devrais dire d'un coupable, si le droit suspensif de l'appel n'existait pas pour moi). Il faut que je sorte de ce tribunal défendu et absous ; il le faut, je l'espère, et j'ajoute, avec un orgueil qui n'est que l'attestation d'une bonne conscience : j'en suis sûr. Je me présente donc assisté de mes deux défenseurs : — l'écrivain et l'homme.

Je serai très bref sur mon passé. Quand on saura comment j'ai écrit, on saura comment j'ai vécu. Je suis entré dans les lettres par la grande porte, — celle de la pauvreté. Je n'en suis pas humilié ; je n'en suis pas fier non plus. C'est une destinée commune à bien d'autres que moi et qui valaient mieux

si l'm'arrive de jeter un regard en arrière et d'interroger de lointains souvenirs, il me semble que je sors d'une vision. Je suis tenté de m'écrier : c'est le cauchemar ! Je me considère comme un homme qui serait tombé en plein Océan atlantique, à égale distance de l'ancien continent et du Nouveau Monde, et qui se serait par miracle repêché lui-même.

Dans cette lutte d'où j'allais sortir victorieux en restant obscur, une idée irrévocablement arrêtée s'était dégagée de mes irrésolutions et de mes défaillances. Je ne fais le procès à personne ; je suis aussi éloigné de me poser en héros d'indépendance littéraire que j'ai peu de goût à jouer les martyrs de « l'apostolat de la presse » ; mais je m'étais dit que, du jour où l'occasion me mettrait une plume à la main, je dirais toujours la vérité ou ce que je croirais être la vérité. — Et je me suis tenu parole.

Un journaliste qui, depuis un certain nombre d'années, n'a chômé ni de plumes, ni d'encre, ni de papier, a été sollicité de dire son mot sur toutes les idées originales ou énormes, enfantées par une époque profondément troublée ; sur tous les hommes nouveaux en quête d'un piédestal ; sur toutes les œuvres vivement attaquées d'un côté, chaudement défendues de l'autre, qui se sont produites sous la forme du livre, du marbre,

Figaro. L'affaire, plaidée à la première chambre du Tribunal civil de la Seine, s'est terminée mercredi dernier. MM. Barbey d'Aurevilly et B. Jouvin ont été condamnés, *solidairement et par corps*, à deux mille francs de dommages-intérêts envers M. Buloz. Le Tribunal a fixé à deux années la durée de la contrainte par corps.

Je me borne à enregistrer ce résultat dans le *Figaro*. Sur le terrain du journal je n'ai pas la parole. Mais je n'ai épuisé devant les tribunaux que la moitié de mon droit, et M. Buloz n'a gagné que la moitié de sa cause. Le procès reviendra en Cour d'appel, où je n'arriverai pas désarmé. Dans l'intervalle, je me propose de publier et de soumettre aux lumières de la Cour un Mémoire aussi complet, aussi développé que possible, dans lequel je dirai toute la vérité et toutes les vérités sur cette affaire.

J'ai écrit, on saura comment j'ai vécu. Je suis entré dans les lettres par la grande porte, — celle de la pauvreté. Je n'en suis pas humilié; je n'en suis pas fier non plus. C'est une destinée commune à bien d'autres que moi et qui valaient mieux que moi; mais elle ne devait être aussi rude pour personne. L'apprentissage de cette vie, — qui consiste à ne pas vivre d'abord, — fut si long et si difficile, que me laissant aller au découragement et m'endormant dans l'apathie, je dus le croire sans issue. Je me trompais: à ce chemin où je ne franchissais un obstacle à chaque pas que pour rouler dans une fondrière, il y avait une issue, et si je ne pris pas de ce côté, c'est que dans l'impuissance d'agir, il me restait la faculté de rêver: un caractère naturellement insouciant et heureux me voila l'inévitable catastrophe. Ce fut un hasard dont je dois grandement remercier la Providence. Aujourd'hui, qu'à défaut de la réputation littéraire, j'ai conquis la paix d'une existence honorable,

mes nouveaux en quête d'un piédestal; sur toutes les œuvres vivement attaquées d'un côté, chaudement défendues de l'autre, qui se sont produites sous la forme du livre, du marbre, du cadre et du théâtre. Je suis ce journaliste, le moins autorisé d'entre mes confrères. Mes opinions de chaque jour, jetées par moi au vent de l'actualité, si peu qu'elle pèsent, ne se sont pas envolées bien loin. On peut les rassembler toutes et en forger mon acte d'accusation. Mes ennemis, — à supposer que quelqu'un me fasse l'honneur de l'être, — ont le droit de les passer au crible de la malveillance. Cela fait, s'il est une seule ligne que je lise en baissant la tête; s'il est une seule phrase pour laquelle je demande grâce; s'il est un mensonge auquel j'aie donné impudemment, et de propos délibéré, le visage de la vérité, — une seule de ces trois choses, entendez-vous? — eh bien, je me déclare atteint et convaincu d'impro-

Le Peintre de la Vie moderne

LE BEAU, LA MODE ET LE BONHEUR.

Il y a dans le monde, et même dans le monde des artistes, des gens qui vont au musée du Louvre, passent rapidement, et sans leur accorder un regard, devant une foule de tableaux très intéressants, quoique de *second ordre*, et se plantent rêveurs devant un Titien ou un Raphaël, un de ceux que la gravure a le plus popularisés; puis sortent satisfaits, plus d'un se disant: « Je connais mon musée. » Il existe aussi des gens qui, ayant lu jadis Bossuet et Racine, croient posséder l'histoire de la littérature.

Par bonheur se présentent de temps en temps des redresseurs de torts, des critiques, des amateurs, des curieux qui affirment que tout n'est pas dans Raphaël, que tout n'est pas dans Racine, que les poètes *mineurs* ont du bon, du solide et du délicieux; et, enfin, que pour tant aimer la beauté générale, qui est exprimée par les poètes et les artistes classiques, on n'a pas moins tort de négliger la beauté particulière, la beauté de circonstance et le trait de mœurs.

Je dois dire que le monde, depuis plusieurs années, s'est un peu corrigé. Le prix que les amateurs attachent aujourd'hui aux gentillesses gravées et colorées du dernier siècle prouve qu'une réaction a eu lieu dans le sens où le public en avait besoin; Debucourt, les Saint-Aubin, et bien d'autres, sont entrés dans le dictionnaire des artistes dignes d'être étudiés. Mais ceux-là représentent le passé; or, c'est à la peinture des mœurs du présent que je veux m'attacher aujourd'hui. Le passé est intéressant non-seulement par la beauté qu'ont su en extraire les artistes pour qui il était le présent, mais aussi comme passé, pour sa valeur historique. Il en est de même du présent. Le plaisir que nous retirons de la représentation du présent tient non-seulement à la beauté dont il peut être revêtu, mais aussi à sa qualité essentielle de présent.

J'ai sous les yeux une série de gravures de modes commençant avec la Révolution et finissant à peu près au Consulat. Ces costumes, qui font rire bien des gens irréfléchis, de ces gens graves sans vraie gravité, présentent un charme d'une nature double, artistique et historique. Ils sont très souvent beaux et spirituellement dessinés; mais ce qui m'importe au moins autant, et ce que je suis heureux de retrouver dans tous ou presque tous, c'est la morale et l'esthétique du temps. L'idée que l'homme se fait du beau s'imprime dans tout son ajustement, chiffonne ou roidit son habit, arrondit ou aligne son geste, et même pénètre subtilement, à la longue, les traits de son visage. L'homme finit par ressembler à ce qu'il voudrait être. Ces gravures peuvent être traduites en beau et en laid; en laid, elles deviennent des caricatures; en beau, des statues antiques.

Les femmes qui étaient revêtues de ces costumes ressemblaient plus ou moins aux unes ou aux autres, selon le degré de poésie ou de vulgarité dont elles étaient marquées. La matière vivante rendait ondoyant ce qui nous semble trop rigide. L'imagination du spectateur peut encore aujourd'hui faire marcher et frémir cette *tunique* et ce *schall*. Un de ces jours, peut-être, un drame paraîtra sur un

théâtre quelconque, où nous verrons la résurrection de ces costumes sous lesquels nos pères se trouvaient tout aussi enchanteurs que nous mêmes dans nos pauvres vêtements (lesquels ont aussi leur grâce, il est vrai, mais d'une nature plutôt morale et spirituelle), et s'ils sont portés et animés par des comédiennes et des comédiens intelligents, nous nous étonnerons d'en avoir pu rire si étourdiment. Le passé, tout en gardant le piquant du fantôme, reprendra la lumière et le mouvement de la vie, et se fera présent.

Si un homme impartial feuilletait une à une toutes les modes françaises depuis l'origine de la France jusqu'au jour présent, il n'y trouverait rien de choquant ni même de surprenant. Les transitions y seraient aussi abondamment ménagées que dans l'échelle du monde animal. Point de lacune, donc point de surprise. Et s'il ajoutait à la vignette qui représente chaque époque la pensée philosophique dont celle-ci était le plus occupée ou agitée, pensée dont la vignette suggère inévitablement le souvenir, il verrait quelle profonde harmonie régit tous les membres de l'histoire, et que, même dans les siècles qui nous paraissent les plus monstrueux et les plus fous, l'immortel appétit du beau a toujours trouvé sa satisfaction.

C'est ici une belle occasion, en vérité, pour établir une théorie rationnelle et historique du beau, en opposition avec la théorie du beau unique et absolu; pour montrer que le beau est toujours, inévitablement, d'une composition double, bien que l'impression qu'il produit soit une; car la difficulté de discerner les éléments variables du beau dans l'unité de l'impression n'infirmes en rien la nécessité de la variété dans sa composition. Le beau est fait d'un élément éternel, invariable, dont la quantité est excessivement difficile à déterminer, et d'un élément relatif, circonstanciel, qui sera, si l'on veut, tour à tour ou tout ensemble, l'époque, la mode, la morale, la passion. Sans ce second élément, qui est comme l'enveloppe amusante, titillante, apéritive, du divin gâteau, le premier élément serait indigestible, inappréciable, non adapté et non approprié à la na-

mera pas de gros ouvrages-mémoires, moi je ne veux pas le *Figaro*, en travers du flot conquérant qui emportait le professeur dans la lanque Buloz, et je ne me croyais pas pour cela doué d'un merveilleux courage. Je soutenais, et contre M. Renan, et contre M. Havel, qu'on pourrait sans déshonneur croire au Dieu que croyaient Newton, Pascal, Fénelon et Bossuet, qui n'étaient ni des sots ni des fripons. A la vérité, un homme de beaucoup d'esprit, M. Sainte-Beuve, m'a tancé de la belle façon. Il a trouvé que le *Figaro* se mêlait de choses qui ne le regardaient point, et que croire en Dieu, c'était une opinion *sans dessous dessous*. A cela je prendrai la liberté de répondre à M. Sainte-Beuve, que le Christ étant *en disgrâce*, ce n'est pourtant pas dans les colonnes du *Constitutionnel* qu'il aurait l'espoir de rencontrer un défenseur; et que mieux valait encore être honoré par le *Figaro* que n'être pas honoré du tout.

Voilà une singulière façon de prendre un rôle et de se donner une attitude dans le journalisme, que de mettre en fuite les spectateurs qui éprouveraient la tentation de vous regarder jouer! Voilà une étrange manière de se faire un nom dans les lettres, que de se déclarer contre les plus forts en étant le plus faible! Mais de ce que je ne veux être ni avec les classiques qui sont plats, ni avec les romantiques qui sont absurdes, ni avec les politiques qui ont des ébènes de recherche, — une en caoutchouc pour adorer les puissants de la terre, une autre en fer pour braver les puissants du ciel, — comme il faut que je sois avec quelqu'un, je pourrais bien être du parti de la vérité; et si je me fais le champion de la vérité,

l'ère humaine. Je défie qu'on découvre un échantillon quelconque de beauté qui ne contienne pas ces deux éléments.

Je choisis, si l'on veut, les deux échelons extrêmes de l'histoire. Dans l'art hiératique, la dualité se fait voir au premier coup d'œil; la partie de beauté éternelle ne se manifeste qu'avec la permission et sous la règle de la religion à laquelle appartient l'artiste. Dans l'œuvre la plus frivole d'un artiste raffiné appartenant à une de ces époques que nous qualifions trop vaniteusement de civilisées, la dualité se montre également; la portion éternelle de beauté sera en même temps voilée et exprimée, sinon par la mode, au moins par le tempérament particulier de l'auteur. La dualité de l'art est une conséquence fatale de la dualité de l'homme. Considérez, si cela vous plaît, la partie éternellement subsistante comme l'âme de l'art, et l'élément variable comme son corps. C'est pourquoi Stendhal, esprit impertinent, taquin, répugnant même, mais dont les impertinences provoquent utilement la méditation; s'est rapproché de la vérité, plus que beaucoup d'autres, en disant que *le beau n'est que la promesse du bonheur*. Sans doute cette définition dépasse le but; elle soumet beaucoup trop le beau à l'idéal infiniment variable du bonheur; elle dépouille trop lestement le beau de son caractère aristocratique; mais elle a le grand mérite de s'éloigner décidément de l'erreur des académiciens.

J'ai plus d'une fois déjà expliqué ces choses; ces lignes en disent assez pour ceux qui aiment ces jeux de la pensée abstraite, mais je sais que les lecteurs français, pour la plupart, ne s'y complaisent guère, et j'ai hâte moi-même d'entrer dans la partie positive et réelle de mon sujet.

II

LE CROQUIS DE MOEURS.

Pour le croquis de mœurs, la représentation de la vie bourgeoise et les spectacles de la mode, le moyen le plus expéditif et le moins coûteux est évidemment le meilleur. Plus l'artiste y mettra de beauté, plus l'œuvre sera précieuse; mais il y a dans la vie triviale,

amicale de ceux qui nous connaissent; mais en ont-elles épargné une seule des lâches calomnies que me tiennent en réserve ceux qui ne me connaissent pas? La calomnie qui ne porte point, direz-vous, est chose légère! — Oui, comme le liège qui flotte sur l'eau. On n'y prend pas garde, et il arrive que le calomnié se noie et que la calomnie surnage!

B. JOUVIN.

NOTRE FEUILLETON

La collaboration du *Figaro* s'enrichit d'un écrivain très distingué, M. Charles Baudelaire; c'est un poète et un critique que nous avons, à diverses reprises, combattu sous ses deux espèces; — mais nous l'avons souvent dit, et nous ne nous lasserons pas de le répéter, nous ouvrons la porte à tous ceux qui ont du talent, sans engager nos opinions personnelles, ni enchaîner l'indépendance de nos rédacteurs anciens ou nouveaux.

Le *Peintre de la vie moderne*, étude de haute critique, très curieuse, très fouillée et très originale, fera trois feuilletons; le rez-de-chaussée de notre journal est ordinairement consacré à des romans ou à des nouvelles, et si nous dérogeons pour cette fois à nos habitudes, c'est avec la persuasion que les lecteurs ne s'en plaindront pas. — G. B.

dans la métamorphose journalière des choses extérieures, un mouvement rapide qui commande à l'artiste une égale vélocité d'exécution. Les gravures à plusieurs teintes du dix-huitième siècle ont obtenu de nouveau les faveurs de la mode, comme je le disais tout à l'heure; le pastel, l'eau-forte, l'aqua-tinte ont fourni tour à tour leurs contingents à cet immense dictionnaire de la vie moderne disséminé dans les bibliothèques, dans les cartons des amateurs et derrière les vitres des plus vulgaires boutiques. Dès que la lithographie parut, elle se montra tout de suite très apte à cette énorme tâche, si frivole en apparence. Nous avons dans ce genre de véritables monuments. On a justement appelé les œuvres de Gavarni et de Daumier des compléments de la *Comédie humaine*. Balzac lui-même, j'en suis très convaincu, n'eût pas été éloigné d'adopter cette idée, laquelle est d'autant plus juste que le génie de l'artiste peintre de mœurs est un génie d'une nature mixte, c'est-à-dire où il entre une bonne partie d'esprit littéraire. Observateur, flâneur, philosophe, appelez-le comme vous voudrez; mais vous serez certainement amené, pour caractériser cet artiste, à le gratifier d'une épithète que vous ne sauriez appliquer au peintre des choses éternelles, ou du moins plus durables, des choses héroïques ou religieuses. Quelquefois il est poète; plus souvent il se rapproche du romancier ou du moraliste; il est le peintre de la circonstance et de tout ce qu'elle suggère d'éternel. Chaque pays, pour son plaisir et pour sa gloire, a possédé quelques-uns de ces hommes-là. Dans notre époque actuelle, à Daumier et à Gavarni, les premiers noms qui se présentent à la mémoire, on peut ajouter Devéria, Maurin, Numa, historiens des grâces interlopes de la Restauration, Watier, Tassaert, Eugène Lami, celui-là presque anglais à force d'amour pour les élégances aristocratiques, et même Trimolet et Traviès, ces chroniqueurs de la pauvreté et de la petite vie.

III

L'ARTISTE, HOMME DU MONDE, HOMME DES FOLIES ET ENFANT.

Je veux entretenir aujourd'hui le public d'un homme singulier, originalité si puissante et si décidée qu'elle se suffit à elle-même

Supposez des droits de 10 0 0 sur la recette à payer à l'auteur,

Le directeur préfère M. d'Emery, M. Séjour, M. Saligny, M. Anicet Bourgeois, à tous les débauchés.

Mais quand on pourra acheter une pièce comme une autre marchandise, les auteurs dramatiques nouveaux se laisseront exploiter, Et arriveront ainsi à la notoriété.

Que diraient les romanciers si, parce qu'on a payé Hazet 40,000 fr. le volume, une société leur défendait de vendre leurs œuvres un prix inférieur?

C'est pourtant ce que fait l'Association des auteurs dramatiques. — Koning aussi cher que Dumas fils, — Flan aussi cher qu'Augier.

Pourtant, M. Scribe ne serait jamais arrivé à la réputation immense qu'il mérita s'il avait exigé de pareils droits. Il transigea longtemps avec les directeurs.

Voici le résumé curieux des prix de ses œuvres :

En 1812, une pièce fut achetée 100 francs en livres...

et ne recherche même pas l'approbation. Aucun de ses dessins n'est signé, si l'on appelle signature ces quelques lettres, faciles à contrefaire, qui figurent un nom, et que tant d'autres apposent fatigusement au bas de leurs plus insouciantes croquis. Mais tous ses ouvrages sont signés de son âme éblatante, et les amateurs qui les ont vus et appréciés les reconnaîtront facilement à la description que j'en veux faire. Grand amoureux de la foule et de l'inconnu, M. G. G. pousse l'originalité jusqu'à la modestie. M. Thackeray, qui, comme on sait, est très curieux des choses d'art, et qui dessine lui-même les illustrations de ses romans, parla un jour de M. G. dans un petit journal de Londres. Celui-ci s'en fâcha comme d'un outrage à sa pudeur. Récemment encore, quand il apprit que je me proposais de faire une appréciation de son esprit et de son talent, il me supplia, d'une manière très impérieuse, de supprimer son nom et de ne parler de ces ouvrages que comme des ouvrages d'un anonyme. J'obéirai humblement à ce bizarre désir. Nous feindrons de croire, le lecteur et moi, que M. G. n'existe pas, et nous nous occuperons de ses dessins et de ses aquarelles, pour lesquels il professait un dédain de patricien, comme feraient des savants qui auraient à juger de précieux documents historiques, fournis par le hasard, et dont l'auteur doit rester éternellement inconnu. Et même, pour rassurer complètement ma conscience, on supposera que tout ce que j'ai à dire de sa nature, si curieusement et si mystérieusement éblatante, est plus ou moins justement suggéré par les œuvres en question; pure hypothèse poétique, conjecture, travail d'imagination.

M. G. est vieux. Jean-Jacques commença, dit-on, à écrire à quarante-deux ans. Ce fut peut-être vers cet âge que M. G., obsédé par toutes les images qui remplissaient son cerveau, eut l'audace de jeter sur une feuille blanche de l'encre et des couleurs. Pour dire la vérité, il dessinait comme un barbare, comme un enfant, se fâchant contre la maladresse de ses doigts et la débilité de son œil. J'ai vu un grand nombre de ces barbouillages primitifs, et j'avoue que la plupart des gens qui s'y connaissent, ou prétendent s'y connaître, auraient pu, sans déshonneur, ne pas deviner le génie latent qui habitait dans ces ténébreuses ébauches. Aujourd'hui, M. G.,

on demandait un portier dans une maison du Marais.

Un vieillard barbu se présente.

— Mon Dieu ! mon ami, dit la femme du propriétaire à son mari, où ai-je donc vu cet homme ?...

— Tu le connais ?

— Je ne connais que ce visage-là.

— Et où l'as-tu rencontré ?

— Je l'ignore, mais sa vue m'intimide.

— Quelle folie ! il a de bons certificats. Il a servi chez un artiste célèbre, qui le recommande comme un homme probe, intelligent et zélé ; il n'y a pas de raison pour le renvoyer.

Le concierge s'installa avec sa femme.

Mais sa propriétaire n'osait pas lui parler...

— Je ne pourrais jamais lui dire de me tirer le cordon, répliquait-elle, il me fait l'effet d'un roi, d'un empereur, de quelque

Il se fera autrichien en entendant chanter l'hymne mis en musique par Haydn.

Dieu conserve notre empereur François, notre bon empereur, qu'il vive longtemps dans l'épanouissement du bonheur. Que les lauriers partout où il va lui servent de couronne !

Dieu, conserve François notre empereur, notre empereur François !

Il se fera russe en écoutant le chant moscovite impérial.

L'aigle conducteur de nos troupes ne sommeille pas ; il a déployé

Ainsi, pour entrer dans la compréhension de M. G., prenez note tout de suite de ceci : c'est que la *curiosité* peut être considérée comme le point de départ de son génie.

Vous souvenez-vous d'un tableau (en vérité, c'est un tableau !) écrit par la plus puissante plume de cette époque, et qui a pour titre *l'Homme des foules* ? Derrière la vitre d'un café, un convalescent, contemplant la foule avec jouissance, se mêle, par la pensée, à toutes les pensées qui s'agitent autour de lui. Revenu récemment des ombres de la mort, il aspire avec délices tous les germes et tous les effluves de la vie ; comme il a été sur le point de tout oublier, il se souvient et veut avec ardeur se souvenir de tout. Finalement, il se précipite à travers cette foule à la recherche d'un inconnu dont la physionomie entrevue l'a, en un clin d'œil, fasciné. La curiosité est devenue une passion fatale, irrésistible !

Supposez un artiste qui serait toujours, spirituellement, à l'état du convalescent, et vous aurez la clef du caractère de M. G.

Or, la convalescence est comme un retour vers l'enfance. Le convalescent jouit au plus haut degré, comme l'enfant, de la faculté de s'intéresser vivement aux choses, même les plus triviales en apparence. Remontons, s'il se peut, par un effort rétrospectif de l'imagination, vers nos plus jeunes, nos plus matinales impressions, et nous reconnaitrons qu'elles avaient une singulière parenté avec les impressions, si vivement colorées, que nous reçûmes plus tard à la suite d'une maladie physique, pourvu que cette maladie ait laissé pures et intactes nos facultés spirituelles. L'enfant voit tout en *nouveauté* ; il est toujours *ivre*. Rien ne ressemble plus à ce qu'on appelle l'inspiration, que la joie avec laquelle l'enfant absorbe la forme et la couleur. J'oserai pousser plus loin ; j'affirme que l'inspiration à quelque rapport avec la *congestion*, et que toute pensée sublime est accompagnée d'une secousse nerveuse, plus ou moins forte, qui retentit jusque dans le cervelet. L'homme de génie a les nerfs solides ; l'enfant les a faibles. Chez l'un, la raison a pris une place considérable ; chez l'autre, la sensibilité occupa presque tout l'être. Mais le génie n'est que l'enfance retrouvée à volonté, l'enfance

Il se fera sujet d'Athènes, et se mettra à la suite du nouveau roi s'il entend le chant national grec.

Aucune nation n'eut un passé plus glorieux que la Grèce ; les échos de l'histoire apprennent au monde ses hauts faits et son illustration.

Il se fera soldat du Saint-Père avec l'hymne à Pie IX, musique de... Rossini !!!

Volez au pied du trône de Pie IX, il règne sur tous les cœurs, il a pris le sceptre de la charité ! Béni soit celui qui ne désespère jamais

douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes virils et de l'esprit analytique qui lui permet d'ordonner la somme des matériaux involontairement amassée. C'est à cette curiosité profonde et joyeuse qu'il faut attribuer l'œil fixe et animale extatique des enfants devant la *nouveau*, quel qu'il soit, visage ou paysage, lumière, dorure, couleurs, étoffes chatoyantes, enchantement de la beauté embellie par la toilette. Un de mes amis me disait un jour qu'étant fort petit, il assistait à la toilette de son père, et qu'alors il contemplait, avec une stupeur mêlée de délice, les muscles des bras, les dégradations de couleurs de la peau nuancée de rose et de jaune, et le réseau bleuâtre des veines. Le tableau de la vie extérieure le pénétrait déjà de respect et s'emparait de son cerveau. Déjà la forme l'obsédait et le possédait. La prédestination montrait précocement le bout de son nez. La *damnation* était faite. Ai-je besoin de dire que cet enfant est aujourd'hui un peintre célèbre ?

Je vous priais tout à l'heure de considérer M. G. comme un éternel convalescent ; pour compléter votre conception, prenez-le aussi pour un homme-enfant, pour un homme possédant à chaque minute le génie de l'enfance, c'est-à-dire un génie pour lequel aucun aspect de la vie n'est *émoussé*.

Je vous ai dit que je répugnais à l'appeler un pur artiste, et qu'il se défendait lui-même de ce titre avec une modestie nuancée de pudeur aristocratique. Je le nommerais volontiers un *dandy*, et j'aurais pour cela quelques bonnes raisons ; car le mot *dandy* implique une quintessence de caractère et une intelligence subtile de tout le mécanisme moral de ce monde ; mais, d'un autre côté, le *dandy* aspire à l'insensibilité, et c'est par là que M. G., qui est dominé, lui, par une passion insatiable, celle de voir et de sentir, se détache violemment du dandysme. *Amabam amare*, disait saint Augustin. « J'aime passionnément la passion », dirait volontiers M. G. Le *dandy* est blasé, ou il feint de l'être, par politique et raison de caste. M. G. a horreur des gens blasés. Il possède l'art si difficile (les esprits raffinés me comprendront) d'être *sincère sans ridicule*. Je le décorerais bien du nom de philosophe, auquel il a droit à plus d'un titre,

il était, je crois, grand temps que tu le tues...

**

Dans un restaurant du boulevard, deux provinciaux avaient demandé du champagne.

Le breuvage mousseux est apporté.

Le bouchon saute comme un spéculateur malheureux à la Bourse.

**

On goûte l'air.

— Qu'est-ce que cela ? dit un des convives en faisant la grimace.

— C'est de la veuve Cliquot, répond le garçon.

— De la veuve Cliquot ! exclame l'autre dîneur, allons donc, c'est d'habitude meilleur que ça.

— Je vas vous dire, ajoute le garçon... c'est qu'elle se sera remariée....

LEO LESPES.

Mais cette publicité ne peut être scindée, de sorte que, si vous jugez insuffisante ou inutile celle d'un, de deux ou même de trois journaux, vous êtes obligé de payer celle des autres au prix fort, et cela vous coûte aussi cher.

L'homme qui fait une annonce sait bien à quel public il doit s'adresser.

Pour vendre de la toile ou du vin à bon marché, il aura recours au *Siecle* ;

Pour recommander un livre ou vendre du vin fin, il choisira les *Débats* ; mais jamais, au grand jamais, il ne s'adressera au *Pays* ?

Il n'y a qu'un moyen de moraliser l'annonce, c'est de la rendre équitable, d'en faire ce qu'elle est en réalité, — une affaire commerciale. Un restaurant où l'on vous forcerait à payer six plats quand vous n'en voulez manger que trois, ne tiendrait pas huit jours boutique ouverte. C'est pourtant ce que fait le *Pays*.

Comme il n'y a rien de plus logique que les chiffres, voici le résultat de la combinaison en question.

Prenons le *Siecle* pour base de notre calcul : il tire au minimum à 50,000 ; acceptons comme normal son chiffre de 1 franc par ligne d'annonces ; nous avons à ce taux mille exemplaires pour 0,02 cen-

à M. de Foy. — *Discretion, sécurité !*

Le 22 novembre, elle nous apprend qu'un jeune homme instruit d'un extérieur *convenable*, (convenable est vague !) de bonne famille, mais *en quelque sorte* sans fortune (tranchons le mot : sans un sou !), désire se marier avec une jeune personne *riche, aimable et bonne*.

4

Le 24 novembre, la *Presse* est moins exigeante.

Cette fois, un jeune homme riche et instruit — demande en mariage une jeune fille jeune et jolie, de *préférence sans fortune*. — Envoyer le portrait-carte et les renseignements.

De préférence sans fortune ! Les quatre mots y sont, et ils me raccommodent avec la jeune humanité.

Mais le jeune homme, qui désire une *fillette jeune et jolie*, ne nous dit pas s'il possède l'extérieur *convenable* du monsieur du 22 novembre.

Ce doute me ronge. Il est vrai que le jeune premier est instruit !

Le *Temps* nous a conté un bien agréable fait-divers.

Un voleur s'introduit, la nuit, chez un vicillard endormi ; une

si son amour excessif des choses visibles, tangibles, condensées à l'état plastique, ne lui inspirait une certaine répugnance de celles qui forment le royaume impalpable du métaphysicien. Réduisons-le donc à la condition de pur moraliste pittoresque, comme La Bruyère.

La foule est son domaine, comme l'air est celui de l'oiseau, comme l'eau celui du poisson. Sa passion et sa profession, c'est d'épouser la foule. Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroitement définir. L'observateur est un prince qui jouit partout de son incognito. L'amateur de la vie fait du monde sa famille, comme l'amateur du beau sexe compose sa famille de toutes les beautés trouvées, trouvables et introuvables ; comme l'amateur de tableaux vit dans une société enchantée de rêves peints sur toile. Ainsi l'amoureux de la vie universelle entre dans la foule comme dans un immense réservoir d'électricité. On peut aussi le comparer, lui, à un miroir aussi immense que cette foule ; à un kaléidoscope doué de conscience, qui, à chacun de ses mouvements, représente la vie multiple et la grâce mouvante de tous les éléments de la vie. C'est un moi insatiable du non-moi, qui, à chaque instant, le rend et l'exprime en images plus vivantes que la vie, elle-même, toujours instable et fugitive. « Tout homme, disait un jour M. G., dans une de ces conversations qu'il illumine d'un regard intense et d'un geste évocateur, tout homme qui n'est pas accablé par un de ces chagrins d'une nature trop positive pour ne pas absorber toutes les facultés, et qui s'ennuie au sein de la multitude, est un sot ! un sot ! et je le méprise ! »

Quand M. G., à son réveil, ouvre les yeux et qu'il voit le soleil tapageur dominant l'assaut aux carreaux des fenêtres, il se dit avec

reminords, avec regrets : « Quel ordre impérieux ! quelle fanfare de lumière ! Depuis plusieurs heures déjà, de la lumière partout ! de la lumière perdue par mon sommeil ! Que de choses éclairées j'aurais pu voir et que je n'ai pas vues ! » Et il part ! et il regarde couler le fleuve de la vitalité, si majestueux et si brillant. Il admire l'éternelle beauté et l'étonnante harmonie de la vie dans les capitales, harmonie si providentiellement maintenue dans le tumulte de la liberté humaine. Il contemple les paysages de la grande ville, paysages de pierre caressés par la brume ou frappés par les soufflets du soleil. Il jouit des beaux équipages, des fiers chevaux, de la propreté éclatante des grooms, de la dextérité des valets, de la démarche des femmes onduleuses, des beaux enfants, heureux de vivre et d'être bien habillés : en un mot, de la vie universelle. Si une mode, une coupe de vêtement a été légèrement transformée, si les nœuds de rubans, les boucles ont été détrônés par les cocardes, si le bayolet s'est élargi et si le chignon est descendu d'un cran sur la nuque, si la ceinture a été exhaussée et la jupe amplifiée, croyez qu'à une distance énorme son œil d'aigle l'a déjà deviné. Un régiment passé, qui va peut-être au bout du monde, jetant dans l'air des boulevards ses fanfares entraînant et légères comme l'espérance ; et voilà que l'œil de G. a déjà vu, inspecté, analysé les armes, l'allure et la physionomie de cette troupe. Harnachements, scintillements, musique, regards décidés, moustaches lourdes et sérieuses, tout cela entre pèle-mêle en lui ; et dans quelques minutes, le poème qui en résulte sera virtuellement composé. Et voilà que son âme vit avec l'âme de ce régiment qui marche comme un seul animal, fier image de la joie dans l'obéissance !

Mais le soir est venu. C'est l'heure bizarre et douteuse où les rideaux du ciel se ferment, où les cités s'allument. Le gaz fait tache sur la pourpre du couchant. Honnêtes ou deshonnêtes, raisonnables ou fous, les hommes se disent : « Enfin la journée est finie ! » Les sages et les mauvais sujets pensent au plaisir, et chacun court dans l'endroit de son choix boire la coupe de l'oubli. M. G. restera le dernier partout où peut resplendir la lumière, réentendre la poésie, fourmiller la vie, vibrer la musique ; partout où une passion peut poser

pour son œil, partout où l'homme naturel et l'homme de convention se montrent dans une beauté bizarre, partout où le soleil éclaire les joies rapides de l'animal dépravé ! « Voilà, certes, une journée bien employée, » se dit certain lecteur que nous avons tous connu, « chacun de nous a bien assez de génie pour la remplir de la même façon. » Non ! peu d'hommes sont doués de la faculté de voir ; il y en a moins encore qui possèdent la puissance d'exprimer. Maintenant, à l'heure où les autres dorment, celui-ci est penché sur sa table, dardant sur une feuille de papier le même regard qu'il attachait tout à l'heure sur les choses, s'exprimant avec son crayon, sa plume, son pinceau, faisant jaillir l'eau du verre au plafond, essayant sa plume sur sa chemise, pressé, violent, actif, comme s'il craignait que les images ne lui échappent, querelleur quoique seul, et se bousculant lui-même. Et les choses renaissent sur le papier, naturelles et plus que naturelles, belles et plus que belles, singulières et douces d'une vie enthousiaste comme l'âme de l'auteur. La fantasmagorie a été extraite de la nature ; tous les matériaux dont la mémoire s'est encombrée se classent, se rangent, s'harmonisent et subissent cette idéalisation forcée qui est le résultat d'une perception enfantine, c'est-à-dire d'une perception aigüe, magique à force d'ingénuité !

IV

LA MODERNITÉ.

Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il ? A-coup sûr cet homme, tel que je l'ai dépeint, ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la *modernité* ; car il ne se présente pas de meilleur mot pour exprimer l'idée en question. Il s'agit, pour lui, de dégager de la mode ce qu'elle peut contenir de poétique dans l'historique, de tirer l'éternel du transitoire. Si nous jetons un coup d'œil sur nos expositions de tableaux modernes, nous

Dire : Allons chez Colbus, c'est faire profession d'épicurisme.

La salle est longue, entourée d'une galerie, où se tiennent, en bas les consommateurs, en haut les spectateurs. Au fond, l'orchestre trince comme une symphonie de Wagner ou tempête comme un orage de Berlioz. C'est sous l'orchestre que se tiennent les dames seules cavaliers. Seules elles ont le droit de stationner là.

On va les inviter, et elles refusent rarement. *l'endre du beurre* ailleurs qu'au marché leur paraît chose sinistre.

Le public, composé d'ouvriers, d'Allemands, de petits commis, agréablement saupoudrés de vidangeurs, consomme généralement de la bière ou de grands saladiers de vin sucré qui coûtent 1 franc 50.

Chez Colbus, on n'est reçu qu'en blouse — ce qui ne veut pas dire que le paletot soit proscrit, mais que la cotte et les guenilles sont consignées à la porte.

dineur. C'est un bal de familles. Les ouvriers ranges y menent leurs femmes et leurs filles.

Là les mariages s'ébauchent, là se font les présentations.

Toute danse ébouriffée est proscrite de ce lieu où « sans danger la mère conquira sa fille. »

Même quand on veut faire l'éloge d'une femme, on dit :

— Je l'ai connue aux *Barreaux-Verts!*

Aux *Armes de France*, chez Gélén, la salle est vaste, peinte à fresques. Tout y est convenable, et la danse ne se paie, je crois, que 15 centimes.

Seulement, ne sortons point ! Une pancarte dit :

— *On ne reconnaîtra pas au contrôle!*

sommes frappés de la tendance générale des artistes à habiller tous les sujets de costumes anciens. Presque tous se servent des modes et des meubles de la Renaissance, comme David se servait des modes et des meubles romains. Il y a cependant cette différence que David, ayant choisi des sujets particulièrement grecs ou romains, ne pouvait pas faire autrement que de les habiller à l'antique, tandis que les peintres actuels, choisissant des sujets d'une nature générale, applicable à toutes les époques, s'obstinent à les affubler des costumes du Moyen Âge, de la Renaissance ou de l'Orient. C'est évidemment le signe d'une grande paresse; car il est beaucoup plus commode de déclarer que tout est absolument laid dans l'habit d'une époque, que de s'appliquer à en extraire la beauté mystérieuse qui y peut être contenue, si minime ou si légère qu'elle soit. La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. Il y a eu une modernité pour chaque peintre ancien; la plupart des beaux portraits qui nous restent des temps antérieurs sont revêtus des costumes de leur époque. Ils sont parfaitement harmonieux, parce que le costume, la coiffure et même le geste, le regard et le sourire (chaque époque a son port, son regard et son sourire) forment un tout d'une complète vitalité. Cet élément transitoire, fugitif, dont les métamorphoses sont si fréquentes, vous n'avez pas le droit de le mépriser ou de vous en passer. En le supprimant, vous tombez forcément dans le vide d'une beauté abstraite et indéfinissable, comme celle de l'unique femme avant le premier péché. Si au costume de l'époque, qui s'impose nécessairement, vous en substituez un autre, vous faites un contre-sens qui ne peut avoir d'excuse que dans le cas d'une mascarade voulue par la mode. Ainsi, les déesses, les nymphes et les sultanes du dix-huitième siècle sont des portraits *moralement* ressemblants.

Il est sans doute excellent d'étudier les anciens maîtres pour apprendre à peindre; mais cela ne peut être qu'un exercice superflu si votre but est de comprendre le caractère de la beauté présente. Les *aperies* de Rubens ou de Véronèse ne vous enseigneront pas à faire de la *moire antique*, du *satén à la reine*, ou toute autre étoffe

de nos fabriques, soulevée, balancée par la crinoline ou les jupons de mousseline empesée. Le tissu et le grain ne sont pas les mêmes que dans les étoffes de l'ancienne Venise ou dans celles portées à la cour de Catherine. Ajoutons aussi que la coupe de la jupe et du corsage est absolument différente, que les plis sont disposés dans un système nouveau, et enfin que le geste et le port de la femme actuelle donnent à sa robe une vie et une physionomie qui ne sont pas celles de la femme ancienne. En un mot, pour que toute *modernité* soit digne de devenir antiquité, il faut que la beauté mystérieuse que la vie humaine y met involontairement en ait été extraite. C'est à cette tâche que s'applique particulièrement M. G.

J'ai dit que chaque époque avait son port, son regard et son geste. C'est surtout dans une vaste galerie de portraits (celle de Versailles, par exemple) que cette proposition devient facile à vérifier. Mais elle peut s'étendre plus loin encore. Dans l'unité qui s'appelle nation, les professions, les castes, les siècles introduisent la variété, non-seulement dans les gestes et les manières, mais aussi dans la forme positive du visage. Tel nez, telle bouche, tel front remplissent l'intervalle d'une durée que je ne prétends pas déterminer ici, mais qui certainement peut être soumise à un calcul. De telles considérations ne sont pas assez familières aux portraitistes; et le grand défaut de M. Ingres, en particulier, est de vouloir imposer à chaque type qui pose sous son œil un perfectionnement plus ou moins complet, c'est-à-dire plus ou moins despotique, emprunté au répertoire des idées classiques.

En une pareille matière, il serait facile et même légitime de raisonner *à priori*. La corrélation perpétuelle de ce qu'on appelle *l'âme* avec ce qu'on appelle *le corps* explique très bien comment tout ce qui est matériel ou effluve du spirituel représente et représentera toujours le spirituel d'où il dérive. Si un peintre patient et minutieux, mais d'une imagination médiocre, ayant à peindre une courtisane du temps présent, s'inspire (c'est le mot consacré) d'une courtisane de Titien ou de Raphaël, il est infiniment probable qu'il fera une œuvre fautive, ambiguë et obscure. L'étude d'un chef-d'œuvre de ce temps et de ce genre ne lui enseignera ni l'attitude, ni le regard, ni la gri-

qui se tond bien vite et entretient la fraîcheur.

Les *mauvaises têtes* prétendent que ce sel a pour but d'altérer le *fanal* et de pousser à la consommation.

Au milieu du bruit, des cris, des danses, des rires, les municipaux vont et viennent, sérieux comme les philosophes dans l'*Orgie romaine* de Couture.

Ils représentent la raison, l'ordre, la loi.

Ils sont dix, et quelquefois moins : trois ou quatre contre mille, mais on les respecte.

Ils veillent sur le plaisir de tous et le sauvegardent comme si c'était leur plaisir, à eux.

Ils protègent le faible contre le fort, l'ordre contre le désordre, la

mace, ni l'aspect vital d'une de ces créatures que le dictionnaire de la mode a successivement classées sous les titres grossiers ou badins d'*impures*, de *filles entretenues* de *lorelles* et de *biches*.

La même critique s'applique rigoureusement à l'étude du militaire, du dandy, de l'animal même, chien ou cheval, et de tout ce qui compose la vie extérieure d'un siècle. Malheur à celui qui étudie dans l'antique autre chose que l'art pur, la logique, la méthode générale! Pour s'y trop plonger, il perd la mémoire du présent; il abdique la valeur et les privilèges fournis par la circonstance; car presque toute notre originalité vient de l'estampille que le temps imprime à nos sensations. Le lecteur comprend d'avance que je pourrais vérifier facilement mes assertions sur de nombreux objets autres que la femme. Que diriez-vous, par exemple, d'un peintre de marines (je pousse l'hypothèse à l'extrême) qui, ayant à reproduire la *beauté* sobre et élégante du navire moderne, fatiguerait ses yeux à étudier les formes surchargées, contournées, l'arrière monumental du navire ancien et les voilures compliquées du seizième siècle? Et que penseriez-vous d'un artiste que vous auriez chargé de faire le portrait d'un pur-sang, célèbre dans les solennités du turf, s'il allait confiner ses contemplations dans les musées, s'il se contentait d'observer le cheval dans les galeries du passé, dans Van Dyck, Bourguignon ou Van der Meulen?

M. G., dirigé par la nature, tyrannisé par la circonstance, a suivi une voie toute différente. Il a commencé par contempler la vie, et ne s'est ingénié que tard à apprendre les moyens d'exprimer la vie. Il en est résulté une originalité saisissante, dans laquelle ce qui peut rester de barbare et d'ingénu apparaît comme une preuve nouvelle d'obéissance à l'impression, comme une flatterie à la vérité. Pour la plupart d'entre nous, surtout pour les gens d'affaires, aux yeux de qui la nature n'existe pas, si ce n'est dans ses rapports d'utilité avec leurs affaires, le fantastique réel de la vie est singulièrement émoussé. M. G. l'absorbe sans cesse; il en a la mémoire et les yeux pleins.

CHARLES BAUDELAIRE.

(La suite au prochain numéro.)

B. JOUVIN
RÉDACTEUR EN CHEF.

ABONNEMENTS (PARIS)
Un an. . . 36 fr. | Trois mois. 9 fr. 50
Six mois. . 20 | Un mois. . 4

LES MANUSCRITS
NON INSÉRÉS SONT BRULÉS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
14, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 14

« On me dit qu'il s'est établi dans Madrid, un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celle de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.



« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants...
je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

FIGARO

G. BOURDIN
SÉCRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

ABONNEMENTS (DÉPARTEMENTS)
Un an. . . 49 fr. | Trois mois. 19 fr. 50
Six mois. . 21 | Un mois. . 50

FIGARO
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le Jeudi et le Dimanche.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
14, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 14

« Que j'aimerais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cové son orgueil ! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloges flatteurs, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

THÉÂTRES

A propos des *Troyens*. — RICHARD WAGNER et HECTOR BERLIOZ. — Ceci tuera cela. — La musique de l'avenir. — Par qui elle est jugée et condamnée. — Les docteurs *Tant-pis* du *Tannhäuser* devenus les docteurs *Tant-mieux* des *Troyens*. — Charles Gounod. — Ernest Reyer. — Georges Bizet. — VARIÉTÉS. — *Ajax et sa bonne*. — *Mon joie fait peur*. — ITALIENS. — Rentrée de Mme Borghi-Mamo. — *Le Barbier*. — OPÉRA-COMIQUE. — Reprise de *Seconde*.

être qu'en proscrivant chez Richard Wagner le systématique, j'y faisais plus équitablement la part du musicien.

Il est, en effet, quelque répugnance qu'on éprouve pour les folles rêveries de l'auteur de « la mélodie continue » et de « la musique de l'avenir, » il est impossible de ne pas reconnaître, de ne pas admirer chez cet homme de puissantes facultés dans l'art de combiner les harmonies neuves et imprévues, et d'arracher aux entrailles de l'orchestre, même en le violentant, des fleuves sonores. Et ce qui est la marque de la forte personnalité de Richard Wagner, ce qui fait qu'on lui peut appartenir tout en se débattant sous l'étreinte de son talent vigoureux, c'est que l'on sent, rien qu'à sa décision à frapper un accord, que ce grand révolutionnaire fait ce qu'il veut faire, va où il s'est promis d'aller, et qu'il a étudié à fond la grammaire qu'il lacère et la langue qu'il outrage. Au milieu de la prodigieuse accumulation des dissonances qu'il accouple, des harmonies baroques qu'il enchevêtre, il y a la solidité de main d'un maître : on tourne dans un labyrinthe sans issue, on se trouve

l'Opéra; je copie cette protestation signée par deux fois, aux *Débats* et dans son livre, *A travers chants* :

« Mais si la musique de l'avenir vient nous dire :

« Il faut faire le contraire de ce qu'enseignent les règles.

« On est las de la mélodie ; on est las des dessins mélodiques ; on est las des airs, des duos, des trios, des morceaux dont le thème se développe régulièrement....

« Il faut ne tenir compte que de l'idée (retenez bien ceci), ne pas faire le moindre cas de la sensation.

« Il faut mépriser l'oreille, cette guenille, la brutaliser pour la dompter : la musique n'a pas pour objet de lui être agréable. Il faut qu'elle s'accoutume à tout, aux séries de septièmes diminuées, ascendantes ou descendantes, semblables à une troupe de serpents qui se tordent et se déchirent en sifflant ; aux triples dissonances sans préparation ni résolution.... ; aux modulations atroces qui introduisent une tonalité dans un coin de l'orchestre avant que dans

Les *Troyens* obtiennent un succès de curiosité. Il faut s'en rejouir. Hector Berlioz ne se plaindra pas d'avoir été étranglé entre trois ou quatre représentations tumultueuses, comme il est arrivé à Richard Wagner à l'Opéra. Et, s'il faut le dire en passant, je ne comprends pas que les mêmes hommes d'esprit qui avaient monté à l'assaut du *Tannhauser*, la torche d'une main, la hache de l'autre, aient fait, à propos des *Troyens*, une si prodigieuse volte-face; qu'ils se soient bouché les oreilles rue Le Peletier, et qu'ils soient tentés de se les agrandir place du Châtelet. Comme il ne s'agit point d'une guerre de personnalités, mais d'une bataille d'opinions sincèrement défendues de part et d'autre, je puis nommer les masques : MM. Paul de Saint-Victor, Nestor Roqueplan et Fiorentino se firent remarquer par l'ardeur de leur polémique, le lendemain de la soirée orageuse du *Tannhauser*. Je me trouvais avec eux parmi les dissidents; j'y apportais la même vivacité d'allures; mais peut-

peut-être de sentir, mais de sentir la lumière joue à travers les lianes qui vous enlacent.

Rien de pareil chez Berlioz. Jamais deux hommes ne furent si peu faits pour se rencontrer en s'étant donné la même mission, celle de novateurs et de révolutionnaires. Si vous avez su lire ce que Berlioz a écrit sur Wagner, vous n'en doutez pas. La musique de l'avenir n'a pas de plus implacable adversaire que l'auteur de la partition des *Troyens* : rien ne le fâche plus et ne le mortifie davantage que la louange qui le grandit pour le placer auprès de celui qu'on lui donne pour rival, à son corps défendant. J'ai rapporté le mot qu'il me tint à un dîner chez Alphonse Royer : « Mon cher, il ne faut pas aller entendre la musique de Wagner : c'est barbare... et c'est inutile ! » Voici ce que Berlioz écrivait à l'issue des concerts de Richard Wagner au Théâtre-Italien, qui précéderent le *Tannhauser* à

employer les intervalles les plus inchantables, les plus saugrenus, les plus laids....

» Il ne faut jamais s'inquiéter des possibilités de l'exécution.

» Si les chanteurs éprouvent à retenir un rôle, à se le mettre dans la voix, autant de peine qu'à apprendre par cœur une page de sanscrit ou à avaler une poignée de coquilles de noix, tant pis pour eux; on les paie pour travailler : ce sont des esclaves.

» Les sorcières de Macbeth ont raison : le beau est horrible, l'horrible est beau.

» Si telle est cette religion, très nouvelle en effet, je suis fort loin de la professer; je n'en ai jamais été, je n'en suis pas, je n'en serai jamais.

» Je lève la main, et je le jure : *Non credo!*

Le Peintre de la Vie moderne (1)

(Suite.)

V

L'ART MÉMONIQUE.

Ce mot *barbarie*, qui est venu peut-être trop souvent sous ma plume, pourrait induire quelques personnes à croire qu'il s'agit ici de dessins informes que l'imagination seule du spectateur sait transformer en choses parfaites. Ce serait mal me comprendre. Je veux parler d'une barbarie inévitable, synthétique, enfantine, qui reste souvent visible dans un art parfait (mexicaine, égyptienne ou nini-vite), et qui dérive du besoin de voir les choses grandement, de les considérer surtout dans l'effet de leur ensemble. Il n'est pas surprenant d'observer ici que beaucoup de gens ont accusé de barbarie tous les peintres dont le regard est synthétique et abrégiateur, par exemple M. Corot, qui s'applique tout d'abord à tracer les lignes principales d'un paysage, son ossature et sa physionomie. Ainsi,

M. G., traduisant fidèlement ses propres impressions, marque avec une énergie instinctive les points culminants ou lumineux d'un objet (ils peuvent être culminants ou lumineux au point de vue dramatique), ou ses principales caractéristiques, quelquefois même avec une exagération utile pour la mémoire humaine; et l'imagination du spectateur, subissant à son tour cette mnémonique si despotique, voit avec netteté l'impression produite par les choses sur l'esprit de M. G. Le spectateur est ici le traducteur d'une traduction toujours claire et enivrante.

Il est une condition qui ajoute beaucoup à la force vitale de cette traduction *légitime* de la vie extérieure. Je veux parler de la méthode de dessiner de M. G. Il dessine de mémoire, et non d'après le modèle, sauf dans les cas (la guerre de Crimée, par exemple) où il y a nécessité urgente de prendre des notes immédiates, précipitées, et d'arrêter les lignes principales d'un sujet. En fait, tous les bons et vrais dessinateurs dessinent d'après l'image écrite dans leur cerveau, et non d'après la nature. Si l'on nous objecte les admirables croquis de Raphaël, de Watteau et de beaucoup d'autres, nous dirons que ce sont là des notes très minutieuses, il est vrai, mais de pures notes. Quand un véritable artiste en est venu à l'exécution définitive de son œuvre, le modèle lui serait plutôt un *embarras* qu'un secours. Il arrive même que des hommes tels que Daumier et M. G., accoutumés dès longtemps à exercer leur mémoire et à la remplir d'images, trouvent devant le modèle et la multiplicité de détails qu'il comporte, leur faculté principale troublée et comme paralysée.

Il s'établit alors un duel entre la volonté de tout voir, de ne rien oublier, et la faculté de la mémoire qui a pris l'habitude d'absorber vivement la couleur générale et la silhouette, l'arabesque du contour. Un artiste ayant le sentiment parfait de la forme, mais accoutumé à exercer surtout sa mémoire et son imagination, se trouve

alors comme assailli par une émeute de détails, qui tous demandent justice avec la furie d'une foule amoureuse d'égalité absolue. Toute justice se trouve forcément violée; toute harmonie détruite, sacrifiée; mainte trivialité devient énorme; mainte petitesse, usurpatrice. Plus l'artiste se penche avec impartialité vers le détail, plus l'anarchie augmente. Qu'il soit myope ou presbyte, toute hiérarchie et toute subordination disparaissent. C'est un accident qui se présente souvent dans les œuvres d'un de nos peintres les plus en vogue, dont les défauts d'ailleurs sont si bien appropriés aux défauts de la foule, qu'ils ont singulièrement servi sa popularité. La même analogie se fait deviner dans la pratique de l'art du comédien, art si mystérieux, si profond, tombé aujourd'hui dans la confusion des décadences. M. Frédérick Lemaître compose un rôle avec l'ampleur et la largeur du génie. Si étoilé que soit son jeu de détails lumineux, il reste toujours synthétique et sculptural. M. Bouffé compose les siens avec une minutie de myope et de bureaucrate. En lui tout éclate, mais rien ne se fait voir, rien ne veut être gardé par la mémoire.

Ainsi, dans l'exécution de M. G. se montrent deux choses : l'une, une contention de mémoire résurrectionniste, évocatrice, une mémoire qui dit à chaque chose : « Lazare, lève toi ! » l'autre, un feu, une ivresse de crayon, de pinceau, ressemblant presque à une fureur. C'est la peur de n'aller pas assez vite, de laisser échapper le fantôme avant que la synthèse n'en soit extraite et saisie; c'est cette terrible peur qui possède tous les grands artistes et qui leur fait désirer si ardemment de s'approprier tous les moyens d'expression, pour que jamais les ordres de l'esprit ne soient altérés par les hésitations de la main; pour que finalement l'exécution, l'exécution idéale, devienne aussi inconsciente, aussi *coulante* que l'est la digestion pour le cerveau de l'homme bien portant qui a diné. M. G. commence par de légères indications au crayon, qui ne marquent guère que la place que les objets doivent tenir dans l'espace. Les

(1) Voir le numéro du 26 novembre.

que soumise dans l'attitude; il était accouru à Bade tout exprès pour assister à *Biatrix et Bénédicte*; et c'est Gounod qui s'est écrit: « Wagner trace dans l'art un sillon de feu et écrit avec le charbon d'Isaïe sa phrase musicale! » Reyer, qui, à chaque soirée des *Troyens*, n'échange pas moins de trois douzaines de cartes avec ses voisins indifférents ou seulement un peu tièdes, n'est amer pour Berlioz que lorsqu'on lui rappelle les lignes que j'ai citées plus haut sur Wagner. Quant au musicien des *Pêcheurs de perles*, vous le connaissez; sa tête va plus loin encore que son cœur lorsqu'il faut défendre ses amis. Eh bien! l'admiration de Georges Bizet se compose d'une échelle à trois échelons flamboyants. Sur le premier, il étend

Je ne voudrais pas dire: passons à des choses plus gaies, car j'ai deux mots à consacrer à la reprise d'*Il Barbiere*, et je craindrais de traiter trop peu sérieusement les interprètes de ce chef-d'œuvre, le plus français des opéras italiens. Mme Borghi-Mamo jouait Rosine. On l'a beaucoup applaudie. Un jour qu'on y mettra un peu plus de réserve, je reprendrai, dans son chant, plusieurs choses qui m'ont choqué, entre autres, l'abus qu'elle fait des belles notes de sa voix. Rosine apprend en confiance à Figaro son amour pour Lindor, et cela de façon à mettre en rumeur la ville de Madrid: je me demande comment Bartholo, qui est aux écoutes dans la chambre voisine, ne l'entend pas! Et puis, Signora, vous achetez d'occasion le

des grâces d'arrière-saison: mais, Dieu! que le poème a vieilli! Cet esprit de 1814 a l'air de dater de l'ère des Pharaons pour les spectateurs de 1863. En sortant d'entendre les bons mots de M. Etienne, on a envie d'aller finir la soirée chez M. Gamal.

Ponchard, qui était un Lucas accompli, est un prince en sucre de pomme. Ce n'est pas tout à fait sa faute. Le rôle est si mauvais! Faute tournait la difficulté qui consiste à chanter supérieurement un rôle de ténor avec une voix de basse chantante. Crost accomplit le même tour de force; il y met du talent et peut-être pas assez de charme. Je préviens Edile que le rôle est écrit trop bas pour sa voix, on avait peine à l'entendre. Jeannette, la

plans principaux sont indiqués ensuite par des teintes au lavis, des masses vaguement, légèrement colorées d'abord, mais reprises plus tard et chargées successivement de couleurs plus intenses. Au dernier moment, le contour des objets est définitivement cerné par de l'encre. A moins de les avoir vus, on ne se douterait pas des effets surprenants qu'il peut obtenir par cette méthode si simple et presque élémentaire. Elle a cet incomparable avantage, qu'à n'importe quel point de son progrès, chaque dessin a l'air suffisamment fini; vous nommerez cela une ébauche si vous voulez, mais ébauche parfaite. Toutes les valeurs y sont en pleine harmonie, et s'il les veut pousser plus loin, elles marcheront toujours de front vers le perfectionnement désiré. Il prépare ainsi vingt dessins à la fois avec une pétulance et une joie charmantes, amusantes même pour lui; les croquis s'empilent et se superposent par dizaines, par centaines, par milliers. De temps à autre il les parcourt, les feuillette, les examine, et puis il en choisit quelques-uns dont il augmente plus ou moins l'intensité, dont il charge les ombres et allume progressivement les lumières.

Il attache une immense importance aux fonds, qui, vigoureux ou légers, sont toujours d'une qualité et d'une nature appropriées aux figures. La gamme des tons et l'harmonie générale sont strictement observées; avec un génie qui dérive plutôt de l'instinct que de l'étude. Car M. G. possède naturellement ce talent mystérieux du coloriste, véritable don que l'étude peut accroître, mais qu'elle est, par elle-même, je crois, impuissante à créer. Pour tout dire en un mot, notre singulier artiste exprime à la fois le geste et l'attitude solennelle ou grotesque des êtres et leur explosion lumineuse dans l'espace.

VI

LES ANNALES DE LA GUERRE.

La Bulgarie, la Turquie, la Crimée, l'Espagne ont été de grandes fêtes pour les yeux de M. G., ou plutôt de l'artiste imaginaire que

nous sommes; convenus d'appeler M. G.; car je me souviens de temps en temps que je me suis promis, pour mieux rassurer sa modestie, de supposer qu'il n'existait pas. J'ai compulsé ces archives de la guerre d'Orient (champs de bataille jonchés de débris funèbres, charrois de matériaux, embarquements de bestiaux et de chevaux), tableaux vivants et surprenants, décalqués sur la vie elle-même, éléments d'un pittoresque précieux que beaucoup de peintres en renom, placés dans les mêmes circonstances, auraient étourdiement négligés; cependant, de ceux-là, j'excepterai volontiers M. Horace Vernet, véritable gazetier plutôt que peintre essentiel, avec lequel M. G., artiste plus délicat, a des rapports visibles, si on veut ne le considérer que comme archiviste de la vie. Je puis affirmer que nul journal, nul récit écrit, nul livre n'exprime aussi bien, dans tous ses détails douloureux et dans sa sinistre ampleur, cette grande épopée de la guerre de Crimée. L'œil se promène tour à tour aux bords du Danube, aux rives du Bosphore, au cap Kerson, dans la plaine de Balaklava, dans les champs d'Inkermann, dans les campements anglais, français, turcs et piémontais, dans les rues de Constantinople, dans les hôpitaux et dans toutes les solennités religieuses et militaires.

Une des compositions qui se sont le mieux gravées dans mon esprit est la *Consécration d'un terrain funèbre à Scutari par l'évêque de Gibraltar*. Le caractère pittoresque de la scène, qui consiste dans le contraste de la nature orientale environnante avec les attitudes et les uniformes occidentaux des assistants, est rendu d'une manière saisissante, suggestive et grosse de rêveries. Les soldats et les officiers ont ces airs ineffaçables de *gentlemen*, résolus et discrets, qu'ils portent au bout du monde, jusque dans les garnisons de la colonie du Cap et les établissements de l'Inde: les prêtres anglais font vaguement songer à des huissiers ou à des agents de change qui seraient revêtus de toques et de rabats.

Ici nous sommes à Schumla, chez Omar-Pacha: hospitalité turque, pipes et café; tous les visiteurs sont rangés sur des divans, ajustant à leurs lèvres des pipes, longues comme des sarbacanes, dont le foyer repose à leurs pieds. Voici les *Kurdes à Scutari*,

troupes étrangères dont l'aspect fait rêver à une invasion de hordes barbares; voici les bachi-bouzoucks, non moins singuliers avec leurs officiers européens, hongrois ou polonais, dont la physionomie de dandies tranche bizarrement sur le caractère baroquement oriental de leurs soldats.

Je rencontre un dessin magnifique où se dresse un seul personnage, gros, robuste, l'air à la fois pensif, insouciant et audacieux: de grandes bottes lui montent au delà des genoux; son habit militaire est caché par un lourd et vaste paletot strictement boutonné; à travers la fumée de son cigare, il regarde l'horizon sinistre et brumeux; l'un de ses bras blessé est appuyé sur une cravate en sautoir. Au bas, je lis ces mots griffonnés au crayon: *Cannobert on the battle field of Inkermann. Taken on the spot.*

Quel est ce cavalier, aux moustaches blanches, d'une physionomie si vivement dessinée, qui, la tête relevée, a l'air de humer la terrible poésie d'un champ de bataille, pendant que son cheval, flairant la terre, cherche son chemin entre les cadavres amoncelés, pieds en l'air, faces crispées, dans des attitudes étranges? Au bas du dessin, dans un coin, se font lire ces mots: *Myself at Inkermann.*

J'aperçois M. Baraguay-d'Hilliers, avec le séraskier, passant en revue l'artillerie à Béchickta. J'ai rarement vu un portrait militaire plus ressemblant, buriné d'une main plus hardie et plus spirituelle.

Un nom, sinistrement illustre depuis les désastres de Syrie, s'offre à ma vue: *Achmet-Pacha, général en chef à Kalafat, debout devant sa hutte avec son état-major, se fait présenter deux officiers européens*. Malgré l'ampleur de sa bedaine turque, Achmet-Pacha, dans l'attitude et le visage, le grand air aristocratique qui appartient généralement aux races dominatrices.

La bataille de Balaklava se présente plusieurs fois dans ce curieux recueil, et sous différents aspects. Parmi les plus frappants, voici l'historique charge de cavalerie chantée par la trompette héroïque d'Alfred Tennyson, poète de la reine; une foule de cavaliers

2

Mme de Monbazou. — En vérité, mon Georges, il faut que vous aime bien pour oublier ainsi tous mes devoirs d'épouse. Oh ! laissez-moi cacher ma rougeur dans votre sein !

Son Georges. — Cachez, cachez.

Mme de Monbazou. — Vous semblez préoccupé, mon Georges ? Qu'est-ce qui peut mettre ainsi un pli à votre front ? O mon Dieu ! un malheur plane sur vous, peut-être !

Son Georges. — Mais non, mais non.

Mme de Monbazou. — C'est que, voyez-vous, un rien m'effraie, pauvre femme que je suis ! Je vous aime tant !

Son Georges à part. — Et Adèle qui m'attend chez moi à quatre heures et demie.

Son Georges. — Oh ! pour rien... Va pous samedi. Mais votre mari ?

Mme de Monbazou. — Ne craignez rien ; je l'éloignerai, comme toujours.

Son Georges. — A samedi donc. Adieu, ma belle comtesse. (Sortie.)

Mme de Monbazou, se regardant s'éloigner par la fenêtre. — Qu'il est gracieux, mon Georges ! qu'il a l'air comme il faut !

M. de Monbazou, entrant, dix minutes après. — Bonjour, chère amie. Il n'est venu personne pendant mon absence ?

Mme de Monbazou. — Et fait.... ce jeune homme qui désire tant vous voir.... M. Georges Mac'Interlop.

M. de Monbazou. — C'est étrange ! Voilà dix-huit mois que

graveur qui ne te prendra pas cher. Adieu ; il faut que je rentre au magasin.

Georges. — Veux-tu bien me rendre cette lague ?

Son Adèle. — Madame doit être dans tous ses états. Je suis aussi sûre d'attrapper un savon que deux et deux font quatre. Ce sera ta faute. (Elle arrange ses cheveux devant un miroir.)

Georges. — Mon petit chat, sois raisonnable ; tu ne veux pas que je me fâche !

Son Adèle. — Si ; je voudrais voir ça. (Elle se dirige vers la porte.)

Georges, lui barrant le passage. — Adèle.... une fois, deux fois !... de bonne volonté !

3

coulent avec une vitesse prodigieuse jusqu'à l'horizon entre les lourds nuages de l'artillerie. Au fond, le paysage est barré par une ligne de collines verdoyantes.

De temps en temps, des tableaux religieux reposent l'œil attristé par tous ces chaos de poudre et ces turbulences meurtrières. Au milieu de soldats anglais de différentes armes, parmi lesquels éclate le pittoresque uniforme des Écossais enjuponnés, un prêtre anglais lit l'office du dimanche ; trois tambours, dont le premier est supporté par les deux autres, lui servent de pupitre.

En vérité, il est difficile à la simple plume de traduire ce poème fait de mille croquis, si vaste et si compliqué, et d'exprimer l'ivresse qui se dégage de tout ce pittoresque, douloureux souvent, mais jamais larmoyant, amassé sur quelques centaines de pages, dont les maculatures et les déchirures disent, à leur manière, le trouble et le tumulte au milieu desquels l'artiste y déposait ses souvenirs de la journée. Vers le soir, le courrier emportait vers Londres les notes et les dessins de M. G., et souvent celui-ci confiait ainsi à la poste plus de dix croquis improvisés sur papier pelure, que les graveurs et les abonnés du journal attendaient impatiemment.

Tantôt apparaissent des ambulances où l'atmosphère elle-même semble malade, triste et lourde ; chaque lit y contient une douleur ; tantôt c'est l'hôpital de Péra, où je vois, caupant avec deux sceurs de charité, longues, pâles et droites comme des figures de Lesueur, un visiteur au costume négligé, désigné par cette bizarre légende : *My humble self*. Maintenant, sur des sentiers après et sinueux, jonchés de quelques débris d'un combat déjà ancien, cheminent lentement des animaux, mulets, ânes ou chevaux, qui portent sur leurs flancs, dans deux grossiers fauteuils, des blessés livides et inertes. Sur de vastes neiges, des chameaux au poitrail majestueux, la tête habée, conduits par des Tartares, traient des provisions ou des munitions de toute sorte : c'est, tout un monde guerrier, vivant, affairé et silencieux ; c'est des campements, des lazars où s'étalent des échantillons de toutes les fournitures, espè-

ces de villes barbares improvisées pour la circonstance. A travers ces baraques, sur ces routes pierreuses ou neigeuses, dans ces défilés, circulent des uniformes de plusieurs nations, plus ou moins endommagés par la guerre ou altérés par l'adjonction de grossières pellicées et de lourdes chausures.

Il est malheureux que cet album, disséminé maintenant en plusieurs lieux, et dont les pages les plus précieuses ont été retenues par les graveurs chargés de les traduire ou par les rédacteurs de l'*Illustrated London News*, n'ait pas passé sous les yeux de l'Empereur. J'imagine qu'il aurait complaisamment, et non sans attendrissement, examiné les faits et gestes de ses soldats, tous exprimés minutieusement, au jour le jour, depuis les actions les plus éclatantes jusqu'aux occupations les plus triviales de la vie, par cette main de soldat artiste, si ferme et si intelligente.

VII

POMPES ET SOLENNITÉS.

La Turquie a fourni aussi à notre cher G. d'admirables motifs de compositions : les fêtes du Baïram, splendeurs profondes et ruisellantes, au fond desquelles apparaît, comme un soleil pâle, l'ennui permanent du sultan défunt ; rangés à la gauche du souverain, tous les officiers de l'ordre civil ; à sa droite, tous ceux de l'ordre militaire, dont le premier est Saïd-Pacha, sultan d'Égypte, alors présent à Constantinople ; des cortèges et des pompes solennelles défilant vers la petite mosquée voisine du palais, et, parmi ces foules, des fonctionnaires turcs, véritables caricatures de la décadence, écrasant leurs magnifiques chevaux sous le poids d'une obésité fantastique ; les lourdes voitures massives, espèces de carrosses à la Louis XIV, dorés et agrémentés par le caprice oriental, d'où jaillissent quelquefois des regards curieusement féminins, dans le strict intervalle que laissent aux yeux les bandes de mousseline collées

sur le visage ; les danses frénétiques des baladins du troisième sexe (jamais l'expression bouffonne de Balzac ne fut plus applicable que dans le cas présent, car, sous la palpitation de ces leurs tremblantes, sous l'agitation de ces amples vêtements, sous cet ardent maquillage des joues, des yeux et des sourcils, dans ces gestes hystériques et convulsifs, dans ces longues chevelures flottant sur les reins, il vous serait difficile, pour ne pas dire impossible, de deviner la virilité) ; enfin, les femmes galantes (si toutefois l'on peut prononcer le mot de galanterie à propos de l'Orient), généralement composées de Hongroises, de Valaques, de Juives, de Polonaises, de Grecques et d'Arméniennes ; car, sous un gouvernement despotique, ce sont les races opprimées, et, parmi elles, celles surtout qui ont eu le plus à souffrir, qui fournissent le plus de sujets à la prostitution. De ces femmes, les unes ont conservé le costume national, les vestes brodées, à manches courtes, l'écharpe tombante, les vastes pantalons, les babouches retroussées, les mousselines rayées ou lamées et tout le clinquant du pays natal ; les autres, et ce sont les plus nombreuses, ont adopté le signe principal de la civilisation, qui, pour une femme, est invariablement la crinoline, en gardant, toutefois, dans un coin de leur ajustement, un léger souvenir caractéristique de l'Orient, si bien qu'elles ont l'air de Parisiennes qui auraient voulu se déguiser.

M. G. excelle à peindre le faste des scènes officielles, les pompes et les solennités nationales, non pas froidement, didactiquement, comme les peintres qui ne voient dans ces ouvrages que des corvées lucratives, mais avec toute l'ardeur d'un homme épris d'espace, de perspective, de lumière faisant nappe ou explosion, et s'accrochant en gouttes ou en étincelles aux aspérités des uniformes et des toilettes de cour. La fête commémorative de l'indépendance dans la cathédrale d'Athènes fournit un curieux exemple de ce talent. Tous ces petits personnages, dont chacun est si bien à sa place, rendent plus profond l'espace qui les contient. La cathédrale est immense et décorée de tentures solennelles. Le roi Othon et la reine, debout sur une estrade, sont revêtus du costume traditionnel, qu'ils portent avec une aisance merveilleuse, comme pour témoigner de

vingt. Plus, quatre-vingts francs pour la montre de ton homme. Voilà déjà tes cent francs.

Adèle. — Oui, mais....

Mme Trudaine. — Laisse-moi finir. Je te rends le manteau, la robe et la montre. Ensuite.... tu vas voir si je suis gentille.... je te donnerai un joli chapeau, qui n'a pas été porté deux fois, et que je dois aller chercher tout à l'heure, avec d'autres choses, chez Elisa Spiralifere, ma meilleure pratique.

Elisa Spiralifere. — Joseph ! (Elle attire le garçon dans un coin du salon.) Vous viendrez chez moi demain matin avec l'addition.

Le garçon. — Très bien, madame.

Elisa Spiralifere. — A onze heures.

Le garçon. — Oui, madame.

Elisa Spiralifere. — Vous insisterez pour être introduit. Il y aura peut-être un monsieur chez moi.

Le garçon. — Madame peut compter sur la façon discrète...

Elisa Spiralifere. — La voulez-vous ?

M. de Monbazon. — Qu'est-ce que vous voulez à la place ?

Elisa Spiralifere. — Vous le savez bien, gros vilain.... le cachemire.... Hein ?

M. de Monbazon. — Où l'oh !

Elisa Spiralifere. — Vous n'en mourrez pas, chéri.

M. de Monbazon, mettant la bague dans sa poche. — Encore, si j'étais certain de votre amour, Elisa !

la sincérité de leur adoption et du patriotisme hellénique le plus raffiné. La taille du roi est sanglée comme celle du plus coquet palikare, et sa jupe s'évase avec toute l'exagération du dandysme national. En face d'eux s'avance le patriarche, vieillard aux épaules voûtées, à la grande barbe blanche, dont les petits yeux sont protégés par des lunettes vertes, et portant dans tout son être les signes d'un flegme oriental consommé. Tous les personnages qui peuplent cette composition sont des portraits, et l'un des plus curieux, par la bizarrerie de sa physionomie aussi peu hellénique que possible, est celui d'une dame allemande, placée à côté de la reine et attachée à son service.

Dans les collections de M. G., on rencontre souvent l'Empereur des Français, dont il a su réduire la figure, sans nuire à la ressemblance, à un croquis infailible, et qu'il exécute avec la certitude d'un paraphe. Tantôt l'Empereur passe les revues, lancé au galop de son cheval et accompagné d'officiers dont les traits sont facilement reconnaissables, ou de princes étrangers, européens, asiatiques ou africains, à qui il fait, pour ainsi dire, les honneurs de Paris. Quelquefois il est immobile sur un cheval dont les pieds sont aussi assurés que les quatre pieds d'une table, ayant à sa gauche l'Impératrice en costume d'amazone, et, à sa droite, le petit Prince Impérial, chargé d'un bonnet à poils et se tenant militairement sur un petit cheval hérissé comme les poneys que les artistes anglais lancent volontiers dans leurs paysages ; quelquefois disparaissant au milieu d'un tourbillon de lumière et de poussière dans les allées du bois de Boulogne ; d'autres fois se promenant lentement à travers les acclamations du faubourg Saint-Antoine. Une surtout de ces aquarelles m'a ébloui par son caractère magique. Sur le bord d'une loge d'une richesse lourde et princière, l'Impératrice apparaît dans une attitude tranquille et reposée ; l'Empereur se penche légèrement comme pour mieux voir le théâtre ; au-dessous, deux cent-gardes, debout, dans une immobilité militaire et presque hiératique, reçoivent sur leur brillant uniforme les éclaboussures de la rampe. Derrière la bande de feu, dans l'atmosphère idéale de la scène, les comédiens chantent, déclament, gesticulent harmonieusement ; de

l'autre côté, s'étend un abîme de lumière vague, un espace circulaire encombré de figures humaines à tous les étages ; c'est le lustre et le public.

Les mouvements populaires, les clubs et les solennités de 1848 avaient également fourni à M. G. une série de compositions pittoresques dont la plupart ont été gravées pour l'*Illustrated London News*. Il y a quelques années, après un séjour en Espagne, très fructueux pour son génie, il composa aussi un album de même nature, dont je n'ai vu que des lambeaux. L'insouciance avec laquelle il donne ou prête ses dessins l'expose souvent à des pertes irréparables.

VIII

LE MILITAIRE.

Pour définir une fois de plus le genre de sujets préférés par l'artiste, nous dirons que c'est la pompe de la vie, telle qu'elle s'offre dans les capitales du monde civilisé, la pompe de la vie militaire, de la vie élégante, de la vie galante. Notre observateur est toujours exact à son poste, partout où coulent les plaisirs profonds et impétueux, les Orénoques du cœur humain, la guerre, l'amour, le jeu ; partout où s'agitent les fêtes et les fictions qui représentent ces grands éléments de bonheur et d'infortune. Mais il montre une prédilection très marquée pour le militaire, pour le soldat, et je crois que cette affection dérive non-seulement des vertus et des qualités qui passent forcément de l'âme du guerrier dans son attitude et sur son visage, mais aussi de la parure voyante dont sa profession le revêt. M. Paul de Molènes a écrit quelques pages aussi charmantes que sensées, sur la coquetterie militaire et sur le sens moral de ces costumes étincelants dont tous les gouvernements se plaisent à habiller leurs troupes. M. G. signerait volontiers ces lignes-là.

Nous avons parlé déjà de l'idiotisme de beauté particulier à chaque époque, et nous avons observé que chaque siècle, avait, pour ainsi

dire, sa grâce personnelle. La même remarque peut s'appliquer aux professions ; chacune tire sa beauté extérieure des lois morales auxquelles elle est soumise. Dans les unes, cette beauté sera marquée d'énergie, et, dans les autres, elle portera les signes visibles de l'oïveté. C'est comme l'emblème du caractère, c'est l'estampille de la fatalité. Le militaire, pris en général, a sa beauté, comme le dandy et la femme galante ont la leur, d'un goût essentiellement différent. On trouvera naturel que je néglige les professions où un exercice exclusif et violent déforme les muscles et marque le visage de servitude. Accoutumé aux surprises, le militaire est difficilement étonné. Le signe particulier de la beauté sera donc, ici, une insouciance martiale, un mélange singulier de placidité et d'audace ; c'est une beauté qui dérive de la nécessité d'être prêt à mourir à chaque minute. Mais le visage du militaire idéal devra être marqué d'une grande simplicité ; car, vivant en commun comme les moines et les écoliers, accoutumés à se décharger des soucis journaliers de la vie sur une paternité abstraite, les soldats sont, en beaucoup de choses, aussi simples que les enfants ; et, comme les enfants, le devoir étant accompli, ils sont faciles à amuser et portés aux divertissements violents. Je ne crois pas exagérer en affirmant que toutes ces considérations morales jaillissent naturellement des croquis et des aquarelles de M. G. Aucun type militaire n'y manque, et tous sont saisis avec une espèce de joie enthousiaste : le vieil officier d'infanterie, sérieux et triste, affligeant son cheval de son obésité ; le joli officier d'état-major, pincé dans sa taille, se dandinant des épaules, se penchant sans timidité sur le fauteuil des dames, et qui, vu de dos, fait penser aux insectes les plus sveltes et les plus élégants ; le zouave et le tirailleur, qui portent dans leur allure un caractère excessif d'audace et d'indépendance, et comme un sentiment plus vif de responsabilité personnelle ; la désinvolture agile et gaie de la cavalerie légère ; la physionomie vaguement professorale et académique des corps spéciaux, comme l'artillerie et le génie, souvent confirmée par l'appareil peu guerrier des lunettes ; aucun de ces modèles, aucune de ces nuances ne sont négligés, et tous sont résumés, définis avec le même amour et le même esprit.

J'ai actuellement sous les yeux une de ces compositions d'une

verses ne provoquent que d'insignifiantes transactions. Le marchand est fatigué, énervé, insensible aux nouvelles favorables. Il aurait besoin d'un peu de chaleur vitale. Qui la lui communiquera? Ce ne sera pas moi, à coup sûr, ni les Cicérons du péristyle, ni les Démosthènes de la colonnade! Parler est bien, mais agir est mieux. Les Allemands agissent dans le sens de la baisse, est-ce que l'on ne trouvera pas quelqu'un pour agir dans le sens de la hausse?

ALPH. FROMENTEL.

physionomie générale vraiment héroïque, qui représente une tête de colonne d'infanterie; peut-être ces hommes reviennent-ils d'Italie et font-ils une halte sur les boulevards devant l'enthousiasme de la multitude; peut-être viennent-ils d'accomplir une longue étape sur les routes de la Lombardie; je ne sais. Ce qui est visible, pleinement intelligible, c'est le caractère ferme, audacieux, même dans sa tranquillité, de tous ces visages hâlés par le soleil, la pluie et le vent.

Voilà bien l'uniformité d'expression créée par l'obéissance et les douleurs supportées en commun; l'air résigné du courage éprouvé par les longues fatigues. Les pantalons retroussés et emprisonnés dans les guêtres, les capotes flétries par la poussière, vaguement décolorées, tout l'équipement enfin a pris lui-même l'indestructible physionomie des êtres qui reviennent de loin et qui ont couru d'étranges aventures. On dirait que tous ces hommes sont plus solidement appuyés sur leurs reins, plus carrément installés sur leurs pieds, plus d'aplomb que ne peuvent l'être les autres hommes. Si Charlet, qui fut toujours à la recherche de ce genre de beauté et qui a si souvent trouvé, avait vu ce dessin, il en eût été singulièrement frappé.

IX

LE DANDY.

L'homme riche, oisif, et qui, même blasé, n'a pas d'autre occupation que de courir à la piste du bonheur; l'homme élevé dans le luxe et accoutumé dès sa jeunesse à l'obéissance des autres hommes, celui enfin qui n'a pas d'autre profession que l'élégance, jouira toujours, dans tous les temps, d'une physionomie distincte, tout à fait à part. La dandysme est une institution vague, aussi bizarre que le duel; très ancienne, puisque César, Catilina, Alcibiade nous en four-

Qu'est-ce que cela peut nous faire que M. Weiss remplace ou ne remplace pas M. Saint-Marc-Girardin? Que M. Saint-Marc-Girardin reste ou parte, soit suppléé ou ne le soit pas?

En dehors des parties suppléées et suppléantes qui cela intéresse-t-il, je vous le demande un peu?

J'ai vu M. Sainte-Beuve aux Variétés dimanche. C'est toujours pour moi un plaisir nouveau de voir M. Sainte-Beuve.

nissent des types éclatants; très générale, puisque Chateaubriand l'a trouvée dans les forêts et au bord des lacs du Nouveau-Monde. Le dandysme, qui est une institution en dehors des lois, a des lois rigoureuses auxquelles sont strictement soumis tous ses sujets, quelles qu'elles soient d'ailleurs la fougue et l'indépendance de leur caractère. Les romanciers anglais ont, plus que les autres, cultivé le roman de *high life*, et les Français qui, comme M. de Custine, ont voulu spécialement écrire des romans d'amour, ont d'abord pris soin, et très judicieusement, de doter leurs personnages de fortunes assez vastes pour payer sans hésitation toutes leurs fantaisies; ensuite ils les ont dispensés de toute profession. Ces êtres n'ont pas d'autre état que de cultiver l'idée du beau dans leur personne, de satisfaire leurs passions, de sentir et de penser. Ils possèdent ainsi, à leur gré et dans une vaste mesure, le temps et l'argent, sans lesquels la fantaisie, réduite à l'état de rêverie passagère, ne peut guère se traduire en action. Il est malheureusement bien vrai que, sans le loisir et l'argent, l'amour ne peut être qu'une orgie de roturier ou l'accomplissement d'un devoir conjugal. Au lieu du caprice brûlant ou rêveur, il devient une répugnante utilité.

Si je parle de l'amour à propos du dandysme, c'est que l'amour est l'occupation naturelle des oisifs. Mais le dandy ne vise pas à l'amour comme but spécial. Si j'ai parlé d'argent, c'est parce que l'argent est indispensable aux gens qui se font un culte de leurs passions; mais le dandy n'aspire pas à l'argent comme à une chose essentielle; un crédit indéfini pourrait lui suffire; il abandonne cette grossière passion aux mortels vulgaires. Le dandysme n'est même pas, comme beaucoup de personnes peu réfléchies paraissent le croire, un goût immodéré de la toilette et de l'élégance matérielle. Ces choses ne sont pour le parfait dandy qu'un symbole de la supériorité aristocratique de son esprit. Aussi, à ses yeux, épris avant tout de distinction, la perfection de la toilette consiste-t-elle dans la simplicité absolue, qui est en effet la meilleure manière de se distinguer. Qu'est-ce donc que cette passion qui, devenue doctrine, a fait des adeptes dominateurs, cette institution non écrite qui a formé une caste si hautaine? C'est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité,

des succès auxquels le reçoit, — un véritable eunuque d'opéra comique avec son menton glabre et sa voix en fausset.

— Commençons tout de suite! dit-il au père futur de Lalla-Roukh.

— Très volontiers! Prévenez ces dames.

— Non pas! non pas!... Apprends-moi ce qu'il faut faire; je le transmettrai!

De grands omnibus jaunes, à vasistas, traversaient l'autre jour les Champs-Élysées....

contenu dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme, par exemple; qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné. Un dandy peut être un homme blasé, peut être un homme souffrant; mais dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard. On voit que, par certains côtés, le dandysme confine au spiritualisme et au stoïcisme. Mais un dandy ne peut jamais être un homme vulgaire. S'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable. Que le lecteur ne se scandalise pas de cette gravité dans le frivole, et qu'il se souvienne qu'il y a une grandeur dans toutes les folies, une force dans tous les excès. Étrange spiritualisme! Pour ceux qui en sont à la fois les prêtres et les victimes, toutes les conditions matérielles compliquées auxquelles ils se soumettent, depuis la toilette irréprochable à toute heure du jour et de la nuit jusqu'aux tours de force les plus périlleux du sport, ne sont qu'une gymnastique propre à fortifier la volonté et à discipliner l'âme. En vérité, je n'avais pas tout à fait tort de considérer le dandysme comme une espèce de religion. La règle monastique la plus rigoureuse, l'ordre irrésistible du *Vieux de la Montagne*, qui commandait le suicide à ses disciples enivrés, n'étaient pas plus despotiques ni plus obéis que cette doctrine de l'élégance et de l'originalité, qui impose, elle aussi, à ses ambitieux et humbles sectaires, hommes souvent pleins de fougue, de passion, de courage, d'énergie contenue, la terrible formule: *Perindè ac cadaver!*

CHARLES BAUDELAIRE.

(La suite au prochain numéro.)

B. JOUVIN

RÉDACTEUR EN CHEF.

ABONNEMENTS (PARIS)

Un an. . . 36 fr. | Trois mois. . . 9 fr. 50
Six mois. . . 19 | Un mois. . . 4

LES MANUSCRITS

NON INSÉRÉS SONT RENVoyÉS

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

14, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 14

« On me dit qu'il s'est établi dans Madrid, un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celle de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs.



« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants... je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

G. BOURDIN

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION.

ABONNEMENTS (DÉPARTEMENTS)

Un an. . . 40 fr. | Trois mois. . . 10 fr. 50
Six mois. . . 21 | Un mois. . . 50

FIGARO

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINES

Le Jeudi et le Dimanche.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

14, RUE GRANGE-BATELIÈRE, 14

« Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a euvé son orgueil ! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloges flatteurs, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

FIGARO

THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — LES DIABLES NOIRS.

Nous sommes dans un vieux château en assez mauvais état, situé à quelque distance de la ville.

se prolonge. Nous apprenons par le Profllet et le Cyprien que Jeanne est veuve et qu'elle fera sagement de rester veuve, sans quoi ses millions doivent passer dans les mains du trio de collatéraux qui la suit partout. J'avertis l'oncle Rennéquin et ses deux chasseurs à l'héritage que la clause testamentaire sur laquelle ils échafaudent leur succession prochaine ou seulement future, est sans solidité aucune : la loi française ne saurait la ratifier, et s'ils ne sont liés que par l'action où ils vont jouer des personnages inutiles et fatigants, ils feraient tout aussi bien de s'en aller.

Entrent Jeanne et sa cousine Sarah, — la seconde, à peu de chose près, veuve comme la première, attendu que Mme de Canillac n'a pas revu le mari à partir du premier jour du mariage. Elle le revoyait, et...

souviens de la jeune fille, la première étincelle d'amour, en tombant dans son cœur inoccupé, va le dévorer dans un incendie terrible. Mais semblable à toutes les natures ardentes et fières, qui veulent céder à la force jusque dans leurs faiblesses, Jeanne ne livrera ce cœur qu'à celui qui le violentera.

Si elle n'aime point encore, elle est bien près d'aimer, et pour peu que l'occasion la sollicite avec le secours d'une mise en scène romanesque, elle se laissera vite persuader et conquérir. Un homme s'est depuis quelque temps attaché à ses pas. Il a cette beauté sombre et ces allures mystérieuses que la légende prête aux anges tombés du ciel ; et en amour, c'est tomber du bon endroit, car plus la femme est vertueuse, plus sa miséricorde aime à ramasser les démons en disgrâce. Celui-là se nomme Gaston de Champlian. Le nom est sonore, mais

...semble que la *Grande Duchesse de Bazarac*. Pour plus de clarté dans le récit, je saisis au profil chaque personnage, à mesure que l'auteur nous le présentera. Ce léger crayon remplacera la ritournelle de l'orchestre.

Voici d'abord M. Cyprien, et voilà M. Profillet. Ces deux hommes vêtus de noir, l'un jeune et l'autre mûr, sont des corbeaux à la piste d'une succession. Le vol sinistre n'est pas au complet. Ces héritiers les plus proches de Mme Jeanne d'Olivet marchent invariablement dans la comédie, groupés comme les trois anabaptistes de l'Opéra. Qui voit l'un voit les deux autres, et ils s'entendent en se querellant, comme un accord dissonnant du *Prophète*. Le troisième anabaptiste, M. Rennequin, fait en ce moment sa *partie* sur un âne, et il nous racontera tout à l'heure un peu longuement son Odyssée. Nous rions, grâce à l'acteur Numa, tout en regrettant que la plaisanterie

sous la marée montante. La description de ce danger couru par deux jeunes femmes imprudentes forme un récit pittoresque dans la bouche de Mlle Fargueil : il pose bien d'ailleurs l'héroïne Jeanne ; il nous prépare à cette fin d'acte très dramatique, où la veuve de M. Sardou enfermée, par un coup brusque de Pouragan, avec l'homme qu'elle aime et qu'elle redoute, va succomber, dans sa chambre à coucher, au péril auquel elle vient d'échapper sur la plage : la mer aura été clémentement en comparaison du flux de la passion qui lui sera implacable et fatal.

Jeanne d'Olivet est une de ces femmes fort à la mode dans le drame de 1830, mais que la comédie moderne avait un peu négligées. Mariée à un homme qu'elle ne devait point aimer, veuve dans le dernier épanouissement de la jeunesse, alliant aux méfiances inquiètes de la femme les illusions inas-

sonic Rennequin et les cousins Cyprien et Profillet esquissent, en attendant qu'il se montre, le portrait du héros des *Diables noirs*, et l'on peut s'en rapporter à eux : ils n'y épargnent point le charbon.

Ils n'ont pas achevé ce panégyrique dont chaque mot se coule en trait de flamme dans l'âme troublée de Mme d'Olivet, que Gaston de Champlieu se présente comme il convient à un héros fatal ; il écarte du bras la femme de chambre, qui, sur l'ordre de sa maîtresse, voulait lui barrer la porte du salon. C'est une violation de domicile ; mais il a dans sa poche une excuse toute prête et sa grâce. Il rapporte à Jeanne un riche bracelet qui s'est détaché de son poignet dans l'accident de la plage ; il l'a ramassé en le disputant, au péril de sa vie, à la marée montante. Cette entrée d'un inconnu et d'un amoureux rappelle de loin celle d'Antony se jetant sous les chevaux d'Adèle d'Hervey.

Le Peintre de la Vie moderne (1)

IX

LE DANDY.

(Suite.)

Que ces hommes se fassent nommer raffinés, incroyables, beaux, lions ou dandies, tous sont issus d'une même origine ; tous participent du même caractère d'opposition et de révolte ; tous sont des représentants de ce qu'il y a de meilleur dans l'orgueil humain, de ce besoin trop rare chez ceux d'aujourd'hui, de combattre et de détruire la triviale. De là naît, chez les dandies, cette attitude hautaine de caste provoquante, même dans sa froideur. Le dandysme apparaît surtout aux époques transitoires où la démocratie n'est pas encore toute puissante, où l'aristocratie n'est que partiellement chancelante et avilie. Dans le trouble de ces époques quelques hommes déclassés, dégoûtés, désœuvrés, mais tous riches de force native, peuvent concevoir le projet de fonder une espèce nouvelle d'aristocratie, d'autant plus difficile à rompre qu'elle sera basée sur les facultés les plus précieuses, les plus indestructibles, et sur les dons célestes que le travail et l'argent ne peuvent conférer. Le dandysme est le dernier éclat d'héroïsme dans les décadences ; et le type du

dandy retrouvé par le voyageur dans l'Amérique du Nord n'affirme en aucune façon cette idée ; car rien n'empêche de supposer que les tribus que nous nommons *sauvages* soit les débris de grandes civilisations disparues. Le dandysme est un soleil couchant ; comme l'astre qui décline, il est superbe, sans chaleur et plein de mélancolie. Mais, hélas ! la marée montante de la démocratie, qui envahit tout et qui nivelle tout, noie jour à jour ces derniers représentants de l'orgueil humain et verse des flots d'oubli sur les traces de ces prodigieux mirmidons. Les dandies se font chez nous de plus en plus rares, tandis que chez nos voisins, en Angleterre, l'état social et la constitution (la vraie constitution, celle qui s'exprime par les mœurs,) laisseront longtemps encore une place aux héritiers de Sheridan, de Brummel et de Byron, si toutefois il s'en présente qui en soient dignes.

Ce qui a pu paraître au lecteur une digression n'en est pas une, en vérité. Les considérations et les rêveries morales qui surgissent des dessins d'un artiste sont, dans beaucoup de cas, la meilleure traduction que le critique en puisse faire ; les suggestions font partie d'une idée-mère, et, en les montrant successivement, on peut la faire deviner. Ai-je besoin de dire que M. G., quand il crayonne un de ses dandies sur le papier, lui donne toujours son caractère historique, légendaire même, oserais-je dire, s'il n'était pas question du temps présent et de choses considérées généralement comme folâtres ? C'est bien là cette légèreté d'allures, cette certitude de manières, cette simplicité dans l'air de domination, cette façon de porter un habit et de diriger un cheval, ces attitudes toujours calmes mais révélant la force, qui nous font penser, quand notre regard découvre un de ces êtres privilégiés en qui le joli et le redoutable se confondent si mystérieusement : « Voilà peut-être un homme riche, mais plus certainement un Hercule sans emploi. »

Le caractère de beauté du dandy consiste surtout dans l'air froid

qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému ; on dirait un feu latent qui se fait deviner, qui pourrait mais qui ne veut pas rayonner. C'est ce qui est, dans ces images, parfaitement exprimé.

X

LA FEMME.

L'être qui est, pour la plupart des hommes, la source des plus vives, et même, disons-le à la honte des voluptés philosophiques, des plus durables jouissances ; l'être vers qui ou au profit de qui tendent tous leurs efforts ; cet être terrible et incommunicable comme Dieu (avec cette différence que l'infini ne se communique pas parce qu'il aveuglerait et écraserait le fini, tandis que l'être dont nous parlons n'est peut-être incompréhensible que parce qu'il n'a rien à communiquer) ; cet être en qui Joseph de Maistre voyait *un bel animal* dont les grâces égayaient et rendaient plus facile le jeu sérieux de la politique ; pour qui et par qui se font et défont les fortunes ; pour qui, mais surtout *par qui* les artistes et les poètes composent leurs plus délicats bijoux ; de qui dérivent les plaisirs les plus énervants et les douleurs les plus fécondantes, la femme en un mot, n'est pas seulement pour l'artiste en général, et pour M. G. en particulier, la femelle de l'homme. C'est plutôt une divinité, un astre, qui préside à toutes les conceptions du cerveau mâle ; c'est un miroitement de toutes les grâces de la nature condensées dans un seul être ; c'est l'objet de l'admiration et de la curiosité la plus vive que le tableau de la vie puisse offrir au contemplateur. C'est une espèce d'idole, stupide peut-être, mais éblouissante, enchanteresse, qui tient les destinées et les volontés suspendues à ses regards. Ce n'est pas, dis-je, un animal dont les membres, correctement assemblés, fournissent un parfait exem-

(1) Voir le numéro du 23 novembre.

une impossibilité pour le public de s'arrêter à la clef de la porte latérale est restée en dehors, et au moment où Gaston se dirige vers l'issue principale de la pièce, un furieux coup de vent la ferme avec fracas, brise le bouton qui fait jouer le pêne, et éteint l'unique bougie qui éclaire cette scène extrêmement critique. Voilà les amoureux en cage. Reste la fenêtre à laquelle sont attachés des rideaux qui permettent de s'évader à la manière d'un Espagnol ou d'un prisonnier. Le chemin est périlleux (deux étages à franchir) et l'étoffe légère. M. de Champlieu roule dans sa main son échelle improvisée avec la lenteur calculée d'un homme qui se dit : « Coûte que coûte, je ne descendrai pas ! » Jeanne, de son côté, tantôt le presse, tantôt le retient. Il enjambe la fenêtre, un violent coup de tonnerre ébranle le château, le rideau se détache ou se déchire, et Jeanne rentre dans sa chambre en montrant du doigt avec autorité, à Gaston suppliant et respectueux, le fauteuil placé

ple d'harmonie; ce n'est même pas le type de beauté pure, tel que peut le rêver le sculpteur dans ses plus sévères méditations; non, ce ne serait pas encore suffisant pour en expliquer les mystérieux et complexe enchanement. Nous n'avons que faire ici de Winckelmann et de Raphaël; et je suis bien sûr que M. G., malgré toute l'étendue de son intelligence (cela soit dit sans lui faire injure), négligerait un morceau de la statuaria antique, s'il lui fallait perdre ainsi l'occasion de savourer un portrait de Reynolds ou de Lawrence. Tout ce qui orne la femme, tout ce qui sert à illustrer sa beauté, fait partie d'elle-même; et les artistes qui se sont particulièrement appliqués à l'étude de cet être énigmatique réfléchent autant de tout le *mundus muliebris* que de la femme elle-même. La femme est sans poète une lumière, un regard, une invitation au bonheur, une parole quelquefois; mais elle est surtout une harmonie générale, non-seulement dans son allure et le mouvement de ses membres, mais aussi dans les mousselines, les gazes, les vastes et chatoyantes nuées d'étoffes dont elle s'enveloppe, et qui sont comme les attributs et le piédestal de sa divinité; dans le métal et le minéral qui serpentent autour de ses bras et de son cou, qui ajoutent leurs étincelles au feu de ses regards, ou qui jasant doucement à ses oreilles. Quel poète oserait, dans la peinture du plaisir causé par l'apparition d'une beauté, séparer la femme de son costume? Quel est l'homme qui, dans la rue, au théâtre, au bois, n'a pas joui, de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée, et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté de celle à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une totalité indivisible? C'est ici le lieu, ce me semble, de revenir sur certaines questions relatives à la mode et à la parure, que je n'ai fait qu'effleurer au commencement de cette étude, et de venger l'art de la toilette des ineptes calomnies dont l'accablent certains amants très équivoques de la nature.

Après les énormités de ce deuxième acte, après avoir ébranlé le spectateur au point de l'empêcher de s'interroger, de se reconnaître et même de respirer, il devenait difficile de tendre davantage sa curiosité et de secouer de nouveau ses nerfs mis à une rude épreuve. Sans vouloir absoudre les moyens violents, hors de toute mesure, employés par M. Victorien Sardou pour se tirer d'affaire, je reconnais qu'il y a réussi au troisième acte de sa comédie. Je ne comprends pas toutefois l'incident de la jalousie mal fondée de Jeanne, ce quiproquo du billet déchiré et dont un morceau, portant le nom de Sarah, laisse un moment supposer à la veuve et à Roland qu'il s'agit de Mme de Canillac, que Gaston l'aime, en est aimé et lui écrit. Tout cela est bien puéril, bien froid, bien faux, bien long, lorsqu'il s'agit de savoir si M. de Champlieu est ou n'est pas un voleur et un infâme! Avant de nous apprendre que la jalousie est entrée

XI

GLOIRE DU MARIAGE.

Il est une chanson, tellement triviale et inepte qu'on ne peut guère la citer dans un travail qui a quelques prétentions au sérieux, mais qui traduit fort bien, en style de vaudevilliste, l'esthétique des gens qui ne pensent pas. *La nature embellit la beauté!* Il est présumable que le poète, s'il avait pu parler en français, aurait dit : *La simplicité embellit la beauté!* ce qui équivaut à cette vérité, d'un genre tout à fait inattendu : *Le rien embellit ce qui est.*

La plupart des erreurs relatives au beau naissent de la fausse conception du dix-huitième siècle relative à la morale. La nature fut prise dans ce temps-là comme base, source et type de tout bien et de tout beau possibles. La négation du péché originel ne fut pas pour peu de chose dans l'aveuglement général de cette époque. Si toutefois nous consentons à en référer simplement au fait visible, à l'expérience de tous les âges et à la *Gazette des Tribunaux*, nous verrons que la nature n'enseigne rien, ou presque rien, c'est-à-dire qu'elle contraint l'homme à dormir, à boire, à manger, et à se garantir, tant bien que mal, contre les hostilités de l'atmosphère. C'est elle aussi qui pousse l'homme à tuer son semblable, à le manger, à le séquestrer, à le torturer; car, sitôt que nous sortons de l'ordre des nécessités et des besoins pour entrer dans celui du luxe et des plaisirs, nous voyons que la nature ne peut conseiller que le crime. C'est cette infallible nature qui a créé le parricide et l'anthropophagie, et mille autres abominations que la pudeur et la délicatesse nous empêchent de nommer. C'est la philosophie (je parle de la bonne), c'est la religion qui nous ordonne de nourrir des parents pauvres et infirmes. La nature (qui n'est pas autre chose que la voix

2

de notre intérêt) nous commande de les assommer. Passez en revue, analysez tout ce qui est naturel, toutes les actions et les desirs du pur homme naturel, vous ne trouverez rien que d'affreux. Tout ce qui est beau et noble est le résultat de la raison et du calcul. L'crime, dont l'animal humain a puisé le goût dans le ventre de sa mère, est originellement naturel. La vertu, au contraire, est *artificielle*, surnaturelle, puisqu'il a fallu, dans tous les temps et chez toutes les nations, des dieux et des prophètes pour l'enseigner à l'humanité animalisée, et que l'homme, *seul*, eût été impuissant à la découvrir. Le mal se fait sans effort, *naturellement*, par fatalité; le bien est toujours le produit d'un art. Tout ce que je dis de la nature comme mauvaise conseillère en matière de morale, et de la raison comme véritable rédemptrice et réformatrice, peut être transporté dans l'ordre du beau. Je suis ainsi conduit à regarder la parure comme un des signes de la noblesse primitive de l'âme humaine. Les races que notre civilisation, confuse et pervertie, traite volontiers de sauvages, avec un orgueil et une fatuité tout à fait risibles, comprennent, aussi bien que l'enfant, la haute spiritualité de la toilette. Le sauvage et le baby témoignent, par leur aspiration naïve vers le brillant, vers les plumages bariolés, les étoffes chatoyantes, vers la majesté superlative des formes artificielles, de leur dégoût pour le réel, et prouvent ainsi, à leur insu, l'immatérialité de leur âme. Malheur à celui qui, comme Louis XV (qui fut non le produit d'une vraie civilisation; mais d'une récurrence de barbarie), pousse la dépravation jusqu'à ne plus goûter que la *simple nature!* (1)

La mode doit donc être considérée comme un symptôme du goût de l'idéal surnageant dans le cerveau humain au-dessus de tout ce

(1) On sait que Mme Dubarry, quand elle voulait éviter de recevoir le roi, avait soin de mettre du rouge. C'était un signe suffisant. Elle fermait ainsi sa porte. C'était en s'embellissant qu'elle faisait fuir ce royal disciple de la nature.

je crains qu'il n'en faille retrancher trop pour en supprimer assez : les ciseaux n'auront d'ailleurs que l'embaras des choses tentiles. Les deux principaux rôles, ceux de Gaston et de Jeanne, sont supérieurement joués par Berton et Mlle Fargueil. Berton a mis son élégance, sa voix sympathique, sa sensibilité savante, sa diction juste et sobre jusque dans l'emportement de la passion, dans un rôle où toutes ces qualités de l'excellent comédien n'étaient pas superflues : sans cela le rôle aurait tourné facilement à l'emphase, et l'odieuse du caractère se fût accusé avec un relief qui eût rendu inexcusable l'amour de Mme d'Olivet. Un peu moins d'abus du geste tremblé, et Berton

hommage qui m'a rendu bien fier.

C'est un livre à la première page duquel une plume auguste a écrit :

A M. Léop. Lespès, homme de lettres, offert par l'auteur.

ORÉLIE-ANTOINE 1^{er}.

Paris, 21 novembre 1863.

**

L'ouvrage émane d'un souverain qui fut avoué à Périgueux.

tion.

Quand on prend du cacique on n'en saurait trop prendre.

Un cacique en amène un autre.

Tous se déclarent dévoués à l'Européen, qui, ayant découvert sur la carte de l'Amérique méridionale, un pays dont l'ancien chef était décédé, était venu traiter de son fonds.

3

O nous, les laborieux de chaque jour! les faiseurs de commandites, les fondateurs de journaux, les demandeurs de pri-

que la vie naturelle y accumule de grossier, de terrestre et d'immonde, comme une déformation sublime de la nature, ou plutôt comme un essai permanent et successif de déformation de la nature. Aussi a-t-on sensément fait observer (sans en découvrir la raison) que toutes les modes sont charmantes, c'est-à-dire relativement charmantes, chacune étant un effort nouveau, plus ou moins heureux, vers le beau, une approximation quelconque d'un idéal dont le désir titille sans cesse l'esprit humain non satisfait. Mais les modes ne doivent pas être, si l'on veut les bien goûter, considérées comme choses mortes; autant vaudrait admirer les défroques suspendues, lâches et inertes comme la peau de saint Barthélemy, dans l'armoire d'un fripier. Il faut se les figurer vitalisées, vivifiées par les belles femmes qui les portent. Seulement ainsi on en comprendra le sens et l'esprit. Si donc l'aphorisme : *Toutes les modes sont charmantes*, vous choque comme trop absolu, dites, et vous serez sûr de ne pas vous tromper : Toutes furent légitimement charmantes.

La femme est bien dans son droit, et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme; idole, elle doit se dorner pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguier les cœurs et frapper les esprits. Il importe fort peu que la ruse et l'artifice soient connus de tous, si le succès en est certain et l'effet toujours irrésistible. C'est dans ces considérations que l'artiste philosophe trouvera facilement la légitimation de toutes les pratiques employées dans tous les temps par les femmes pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragile beauté. L'énumération en serait innombrable; mais, pour nous restreindre à ce que notre temps appelle vulgairement *maquillage*, qui ne voit que l'usage de la poudre de riz, si naïvement anathématisé par les philosophes candides, a pour but et

pour résultat de faire disparaître du teint toutes les taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle unité, comme celle produite par le maillot, rapproche immédiatement l'être humain de la statue, c'est-à-dire d'un être divin et supérieur? Quant au noir artificiel qui cerne l'œil et au rouge qui marque la partie supérieure de la joue, bien que l'usage en soit tiré du même principe, du besoin de surpasser la nature, le résultat est fait pour satisfaire à un besoin tout opposé. Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et excessive; ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini; le rouge, qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle, et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse.

Ainsi, si je suis bien compris, la peinture du visage ne doit pas être employée dans le but vulgaire, inavouable, d'imiter la belle nature et de rivaliser avec la jeunesse. On a d'ailleurs observé que l'artifice n'embellissait pas la laideur, et ne pouvait servir que la beauté. Qui oserait assigner à l'art la fonction stérile d'imiter la pure nature? Le maquillage n'a pas à se cacher, à éviter de se laisser deviner; il peut, au contraire, s'étaler, sinon avec affectation, au moins avec une espèce de candeur.

Je permets volontiers à ceux-là, que leur lourde gravité empêche de chercher le beau jusque dans les plus minutieuses manifestations, de rire de mes réflexions et d'en accuser la puérile solennité; leur jugement austère n'a rien qui me touche; je me contenterai d'en appeler auprès des véritables artistes, ainsi que des femmes qui ont reçu en naissant une étincelle de ce feu sacré dont elles voudraient s'illuminer tout entières.

XII

LES FEMMES ET LES FILLES.

Ainsi M. G., s'étant imposé la tâche de chercher et d'expliquer la beauté dans la *modernité*, représente volontiers des femmes très parées et embellies par toutes les pompes artificielles, à quelque ordre de la société qu'elles appartiennent. D'ailleurs, dans la collection de ses œuvres comme dans le fourmillement de la vie humaine, les différences de caste et des *racés*, sous quelque appareil de luxe qui les sujets se présentent, sautent immédiatement à l'œil du spectateur.

Tantôt, frappées par la clarté diffuse d'une salle de spectacle, recevant et renvoyant la lumière avec leurs yeux, avec leurs bijoux, avec leurs épaules, apparaissent, resplendissantes comme des portraits dans la loge qui leur sert de cadre, des jeunes filles du meilleur monde. Les unes, graves et sérieuses, les autres, blondes et évaaporées. Les unes étalent avec une insouciance aristocratique une gorge précoce, les autres montrent avec candeur une poitrine garçonnière. Elles ont l'éventail aux dents, l'œil vague ou fixe; elles sont théâtrales et solennelles comme le drame ou l'opéra qu'elles font semblant d'écouter.

Tantôt, nous voyons se promener nonchalamment dans les allées des jardins publics d'élégantes familles, les femmes se traînant avec un air tranquille au bras de leurs maris, dont l'air solide et satisfait révèle une fortune faite et le contentement de soi-même. Ici, l'apparence cossue remplace la distinction sublime. De petites filles maigrelettes, avec d'amples jupons, et ressemblant par leurs gestes et leur tournure à de petites femmes, sautent à la corde, jouent au cer-

Voici comment il fait la miniature de ses sujets :

L'Araucanien est une sorte de centaure. Il est toujours à cheval. Les juges même exercent leurs fonctions à cheval : ils tiennent leurs audiences au grand air, dans une plaine; les plaideurs exposent leur cause; les avocats présentent leur défense, et le verdict est aussitôt prononcé. Après quoi, avocats et juges reçoivent chacun, pour leurs honoraires, un mouton ou un bœuf, ou un cheval, suivant l'importance de la cause.

Voici comment l'Araucanien prend femme :

L'Araucanien qui veut se marier fait part de son projet à ses amis, et convient avec eux d'un jour et d'une heure pour l'enlèvement de la jeune fille qui a fixé son choix. Ils s'arment de couteaux, de poignards et de sabres, comme pour une expédition, et, arrivés au lieu désigné, mettent pied à terre et se précipitent dans la demeure de la future. Là, ils ont à soutenir une lutte contre les matrones de l'eau-

ou se rendent des visites en plein air, répétant ainsi la comédie représentée à domicile par leurs parents.

Emergeant d'un monde inférieur, fières d'apparaître enfin au soleil de la rampe, des filles de petits théâtres, minces, fragiles, adoulescentes encore, secouent sur leurs formes virginales et malades des travestissements absurdes, qui ne sont d'aucun temps et qui font leur joie.

À la porte d'un café, s'appuyant aux vitres illuminées par devant et par derrière, s'étale un de ces imbéciles dont l'élégance est faite par son taillleur, et la tête par son coiffeur. À côté de lui, les pieds soutenus par l'indispensable tabouret, est assise sa maîtresse, grande drôlesse à qui il ne manque presque rien (ce presque rien, c'est presque tout, c'est la distinction), pour ressembler à une grande dame. Comme son joli compagnon, elle a tout l'orifice de sa petite bouche occupé par un cigare disproportionné. Ces deux êtres ne pensent pas. Est-il bien sûr même qu'ils regardent? à moins que, Narcisses de l'imbécillité, ils ne contemplent la foule comme un fleuve qui leur rend leur image. En réalité, ils existent bien plutôt pour le plaisir de l'observateur que pour leur plaisir propre.

Voici, maintenant, ouvrant leurs galeries pleines de lumière et de mouvement, ces Valentinos, ces Casinos, ces Prados (autrefois des Tivolis, des Idalies, des Folies, des Paphos), ces capharnaïms où l'exubérance de la jeunesse fainéante se donne carrière. Des femmes qui ont exagéré la mode jusqu'à en altérer la grâce et en détruire l'intention, balaient fastueusement les parquets avec la queue de leurs robes et la pointe de leurs châles; elles vont, elles viennent, passent et repassent, ouvrant un œil étonné comme celui des animaux, ayant l'air de ne rien voir, mais examinant tout.

Sur un fond d'une lumière infernale ou sur un fond d'aurore boréale, rouge, orangé, sulfureux, rose (le rose révélant une idée d'extase dans la frivolité), quelquefois violet (couleur affective des chanoinesses, brasse qui s'éteint derrière un rideau d'azur), sur ces fonds magiques, imitant diversement les feux de Bengale, s'enlève

complisse le grand voyage avec ce simulacre de monture.

Le nouveau Roi ne se défia pas assez de ses voisins. — On se chamailla sur des frontières comme sur le paillason d'un carré...

Le gouvernement du Chili guetta le roi de date récente et l'enleva à ses sujets.

On le mit dans la forteresse de Nacimiento et il n'échappa que pour nous revenir, amable, doux et spirituel concitoyen.

Orléie-Antoine I^{er} est toujours Roi.

Les Indiens qui l'ont acclamé le regardent toujours comme leur monarque légitime.

l'image variée de la beauté interlope. Ici majestueuse, là légère, tantôt svelte, grêle même, tantôt cyclopéenne, tantôt petite et pétillante, tantôt lourde et monumentale. Elle a inventé une élégance provoquante et barbare, ou bien elle vise, avec plus ou moins de bonheur, à la simplicité usitée dans un meilleur monde. Elle s'avance, glisse, danse, roule avec son poids de jupons brodés qui lui sert à la fois de piédestal et de balancier; elle darde son regard sous son chapeau, comme un portrait dans son cadre. Elle représente bien la sauvagerie dans la civilisation. Elle a sa beauté qui lui vient du Mal, toujours dénuée de spiritualité, mais quelquefois teintée d'une fatigue qui joue la mélancolie. Elle porte le regard à l'horizon, comme la bête de proie; même égarément, même distraction indolente, et aussi, parfois, même fixité d'attention. Type de bohème errant sur les confins d'une société régulière, la trivialité de sa vie, qui est une vie de ruse et de combat, se fait fatalement jour à travers son enveloppe d'apparat. On peut lui appliquer justement ces paroles du maître inimitable, de La Bruyère: « Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin. »

Les considérations relatives à la courtisane peuvent, jusqu'à un certain point, s'appliquer à la comédienne; car, elle aussi, elle est une créature d'apparat, un objet de plaisir public. Mais ici la conquête, la proie, est d'une nature plus noble, plus spirituelle. Il s'agit d'obtenir la faveur générale, non pas seulement par la pure beauté physique, mais aussi par des talents de l'ordre le plus rare. Si par un côté la comédienne touche à la courtisane, par l'autre elle confine au poète. N'oublions pas qu'en dehors de la beauté naturelle, et même de l'artificielle, il y a dans tous les êtres un idiotisme de métier, une caractéristique qui peut se traduire physiquement en laid, mais aussi en une sorte de beauté professionnelle.

Dans cette galerie immense de la vie de Londres et de la vie de Paris, nous rencontrons les différents types de la femme errante, de la femme révoltée à tous les étages: d'abord la femme galante, dans sa première fleur, visant aux airs patriciens, fière à la fois de sa jeu-

» pièce de M. Octave Feuillet. »

Puis vous ajoutez :

« Ce que je puis faire de mieux dans l'intérêt des auteurs, c'est de n'en point parler. »

Dans l'intérêt! Et qui vous prie de vous intéresser à moi? Pourquoi ces tendresses à mon endroit, monsieur Fiorentino? Avec cela que vous portez bonheur à ceux que vous protégez! — Merci! — Jugez-en vous-même :

Je sais une actrice charmante et pleine de mérites. Eh bien! depuis que vous l'honorez de votre protection, elle ne peut plus se produire devant le public. C'est à peine si elle est engagée à un théâtre du boulevard — quelle veine pour ce théâtre là! — car elle n'y apparaît que pour toucher ses appointements. — Mais c'est-à-dire que votre intérêt porte la *male-chance*! C'est à craindre que vous ne soyez un *jettator* et que vous ne nous ayez fait croire que Jacques Offenbach avait le *mauvais vil*, tandis que c'est vous qui l'avez! — Allons, avouez-le franchement, monsieur Florentino, n'est-ce pas que vous êtes parti de Naples pour cause de *mauvais vil*?

resse et de son luxe, où elle met tout son génie et toute son âme, retroussant délicatement avec deux doigts un large pan du satin, de la soie ou du velours qui flotte autour d'elle, et posant en avant son pied pointu dont la chaussure trop ornée suffirait à la dénoncer, à défaut de l'emphase un peu vive de toute sa toilette; en suivant l'échelle, nous descendons jusqu'à ces esclaves qui sont confinées dans des bouges, souvent décorés comme des cafés; malheureuses placées sous la plus avare tutelle, et qui ne possèdent rien en propre, pas même l'excentrique parure qui sert de condiment à leur beauté.

Parmi celles-là, les unes, exemples d'une fatuité innocente et monstreuse, portent dans leurs têtes et dans leurs regards, audacieusement levés, le bonheur évident d'exister (en vérité pourquoi? Parfois elles trouvent, sans les chercher, des poses d'une audace et d'une noblesse qui enchanteraient le statuaire le plus délicat, si le statuaire moderne avait le courage et l'esprit de ramasser la noblesse partout, même dans la fange; d'autres fois elles se montrent prosternées dans des attitudes désespérées d'ennui, dans des indolences d'estaminet, d'un cynisme masculin, fumant des cigarettes pour tuer le temps, avec la résignation du fatalisme oriental; étalées, vautrées sur des canapés, la jupe arrondie par derrière et par devant en un double éventail, ou accrochées en équilibre sur des tabourets et des chaises; lourdes, mornes, stupides, extravagantes, avec des yeux vernis par l'eau-de-vie et des fronts bombés par l'entêtement. Nous sommes descendus jusqu'au dernier degré de la spirale, jusqu'à la *femina simplex* du satirique latin. Tantôt nous voyons se dessiner, sur le fond d'une atmosphère où l'alcool et le tabac ont mêlé leurs vapeurs, la maigreur enflammée de la phthisie ou les rondeurs de l'adiposité, cette hideuse santé de la fainéantise. Dans un chaos brumeux et doré, non soupçonné par les chastetés indigentes, s'agitent et se convulsent des nymphes macabres et des poupées vivantes dont l'œil enfantin laisse échapper une clarté sinistre; cependant que derrière un comptoir, chargé de bouteilles de liqueurs, se prélassent une grosse mégère dont la tête, serrée dans un sale foulard qui dessine sur le mur l'ombre de ses pointes sataniques, fait penser que tout ce qui est voué au Mal est condamné à porter des cornes.

...l'ancien facteur Vainoy et n'y réussissent pas.

...ils conspiraient, ils étranglent Radama, ils s'installent dans son... ils boivent ses liqueurs fortes et ne s'enivrent pas seulement de...
...le temple.

...Puis six mois après, Radama reparait comme dans un cinquième...
...Ma foi, j'en suis bien aise après tout. J'aime qu'un assassinat...
...comme un drame ne finisse pas mal.

...J'aime aussi les duels qui finissent bien.

...Un jour, M. de Pommerieux — qui vient de mourir — se trouvait...
...chez M. de Pastoret. Il avise un portrait du maître du logis, le lor...
...ne et dit simplement en haussant les épaules :

— *Je me bats demain*, dit-il au chef de l'établissement.

— Demain ?

— Demain. Avez-vous un crayon, un morceau de papier ? Tenez, si l'on vient ici savoir mon adresse, la voici !

— Votre adresse ? Pourquoi faire ?

— Dame ! toutes mes dispositions sont prises, mon testament fait, mes lettres suprêmes écrites. Il ne restait plus qu'à laisser mon adresse. Mes amis pourraient ainsi m'apporter leurs cartes si je suis blessé.

— C'est juste. Et, autre question, avez-vous vos témoins ?

— J'en ai un !

— Il en faut deux.

— Je cherche l'autre !

— En ce cas, j'ai votre affaire !

...La vérité, ce n'est pas plus pour complaire au lecteur que pour le...
...laisser que j'ai étalé devant ses yeux de pareilles images ; dans...
...sauf l'autre cas, c'eût été lui manquer de respect. Ce qui les rend...
...sérieux et les consacre, c'est les innombrables pensées qu'elles...
...font naître, généralement sévères et noires. Mais si, par hasard...
...quelqu'un mal avisé cherchait, dans ces compositions de M. G., dis...
...simulés un peu partout, l'occasion de satisfaire une malsaine curio...
...sité, je le prévins charitablement qu'il n'y trouvera rien de ce qui...
...peut exciter une imagination malade. Il ne rencontrera rien que le...
...raisonnable, c'est-à-dire le regard du démon embusqué dans les...
...nuages, ou l'épaule de Messaline miroitant sous le gaz ; rien que...
...en fait, c'est-à-dire la beauté particulière du mal, le beau dans...
...l'horrible. Et même, pour le redire en passant, la sensation générale...
...de tout ce capharnaüm contient plus de tristesse que de...
...joie. Ce qui fait la beauté particulière de ces images, c'est leur...
...morale. Elles sont grosses de suggestions, mais de sugges...
...ions cruelles, après, que ma plume, bien qu'accoutumée à lutter...
...contre les représentations plastiques, n'a peut-être traduites qu'insuf...
...amment.

XIII

LES VOITURES.

...Ainsi se continuent, coupées par d'innombrables embranchements, les...
...longues galeries du *high life* et du *low life*. Emignons pour...
...quelques instants vers un monde, sinon plus pur, au moins plus raf...
...iné : respirons des parfums, non pas plus salutaires peut-être, mais...
...plus délicats. J'ai déjà dit que le pinceau de M. G., comme celui...
...d'Eugène Lami, était merveilleusement propre à représenter les...
...pommes du dandysme et l'élégance de la lionnerie. Les attitudes du...
...riche lui sont familières ; il sait, d'un trait de plume léger, avec une...
...certitude qui n'est jamais en défaut, représenter la certitude de re...
...gard, de geste et de pose qui, chez les êtres privilégiés, est le résul...

...tat de la monotonie dans le bonheur. Dans cette série particulière...
...de dessins se reproduisent sous mille aspects les incidents du sport, des...
...courses, des chasses, des promenades dans les bois, les *ladies*...
...orgueilleuses, les frères *misses*, conduisant d'une main sûre des...
...coursiers d'une pureté de galbe admirable, coquets, brillants, capricieux...
...eux-mêmes comme des femmes. Car M. G. connaît non-seulement le...
...cheval général, mais s'applique aussi heureusement à exprimer la...
...beauté personnelle des chevaux. Tantôt ce sont des haltes et, pour...
...ainsi dire, des campements de voitures nombreuses, d'où, hissés sur...
...les coussins, sur les sièges, sur les impériales, des jeunes gens sveltes...
...et des femmes accoutrées des costumes excentriques autorisés par la...
...saison, assistent à quelque solennité du turf qui file dans le lointain ;...
...tantôt un cavalier galope gracieusement à côté d'une calèche découverte, et...
...son cheval a l'air, par ses courbettes, de saluer à sa manière. La...
...voiture emporte au grand trot, dans une allée zébrée d'ombre et de...
...lumière, les beautés couchées comme dans une nacelle, indolentes, écoutant...
...vaguement les galanteries qui tombent dans leur oreille et se livrant...
...avec paresse au vent de la promenade.

...La fourrure ou la mousseline leur monte jusqu'au menton et déb...
...borde comme une vague par-dessus la portière. Les domestiques sont...
...raides et perpendiculaires, inertes et se ressemblant tous ; c'est...
...toujours l'effigie monotone et sans relief de la servilité, ponctuelle, dis...
...ciplinée ; leur caractère est de n'en point avoir. Au fond, le bois...
...verdoie ou roussit, poudroie ou s'assombrit, suivant l'heure et la...
...saison. Ses retraites se remplissent de brumes automnales, d'ombres...
...bleues, de rayons jaunes, d'effulgences rosées, ou de minces éclairs...
...qui hachent l'obscurité comme des coups de sabre.

...Si les innombrables aquarelles relatives à la guerre d'Orient ne...
...nous avaient pas montré la puissance de M. G. comme paysagiste, celles-ci...
...suffiraient à coup sûr. Mais ici, il ne s'agit plus des terrains déchirés...
...de Crimée, ni des rives théâtrales du Bosphore ; nous retrouvons ces...
...paysages familiers et intimes qui font la parure circulaire d'une...
...grande ville, et où la lumière jette des effets qu'un artiste vraiment...
...romantique ne peut pas dédaigner.

...tee par Bertan ; c'est le *Nouveau cabinet des Fees*, de M. Batisnier, qui...
...s'est occupé (son nom l'indique) de l'histoire de l'architecture.

...C'est surtout les *Contes bleus*, de M. Edouard Laboulaye, un homme...
...grave, un savant qui est un homme d'esprit.

...Les contes bleus d'un membre de l'Institut ! Riez, gens sérieux ! M. Laboulaye...
...est de l'avis de Diderot : « Mes amis, faisons des contes. Pendant que nous...
...en faisons, nous oublions, et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en...
...doute ! »

Les Revues de l'année.

...La première revue de l'année a été jouée, l'autre soir, chez Carjat...
...par une troupe de marionnettes.

...Un autre mérite qu'il n'est pas inutile d'observer en ce lieu, c'est...
...la connaissance remarquable du harnais et de la carrosserie. M. G. dessine...
...et peint une voiture, et toutes les espèces de voitures, avec le même...
...soin et la même aisance qu'un peintre de marines consommé tous les...
...genres de navires. Toute sa carrosserie est parfaitement orthodoxe ;...
...chaque partie est à sa place et rien n'est à reprendre. Dans quelque...
...attitude qu'elle soit jetée, avec quelque allure qu'elle soit lancée, une...
...voiture, comme un vaisseau, emprunte au mouvement une grâce mystérieuse...
...et complexe très difficile à sténographier. Le plaisir que l'œil de l'artiste...
...en reçoit est tiré, ce semble, de la série de figures géométriques que...
...cet objet, déjà si compliqué, navire ou carrosse, engendre successivement...
...et rapidement dans l'espace.

...Nous pouvons parier à coup sûr que, dans peu d'années, les dessins...
...de M. G. deviendront des archives précieuses de la vie civilisée. Ses...
...œuvres seront recherchées par les curieux autant que celles des Debucourt, des...
...Moreau, des Saint-Aubin, des Carle Vernet, des Lami, des Devéria, des...
...Gavarni, et de tous ces artistes exqu岸 qui, pour n'avoir peint que le...
...familier et le joli, n'en sont pas moins, à leur manière, de sérieux...
...historiens. Plusieurs d'entre eux ont même trop sacrifié au joli, et...
...introduit quelquefois dans leurs compositions un *style* classique étranger...
...au sujet ; plusieurs ont arrondi volontairement les angles, aplani les...
...rudesses de la vie, amorti ces fulgurants éclats. Moins adroit qu'eux, M. G. garde...
...un mérite profond qui est bien à lui ; il a rempli volontairement une...
...fonction que d'autres artistes dédaignent et qu'il appartenait surtout à...
...un homme du monde de remplir ; il a cherché partout la beauté passagère, fugace, de la...
...vie présente, le caractère de ce que le lecteur nous a permis d'appeler la...
...modernité. Souvent bizarre, violent, excessif, mais toujours poétique, il a...
...su concentrer dans ses dessins la saveur amère ou capiteuse du vin de la Vie.

CHARLES BAUDELAIRE.